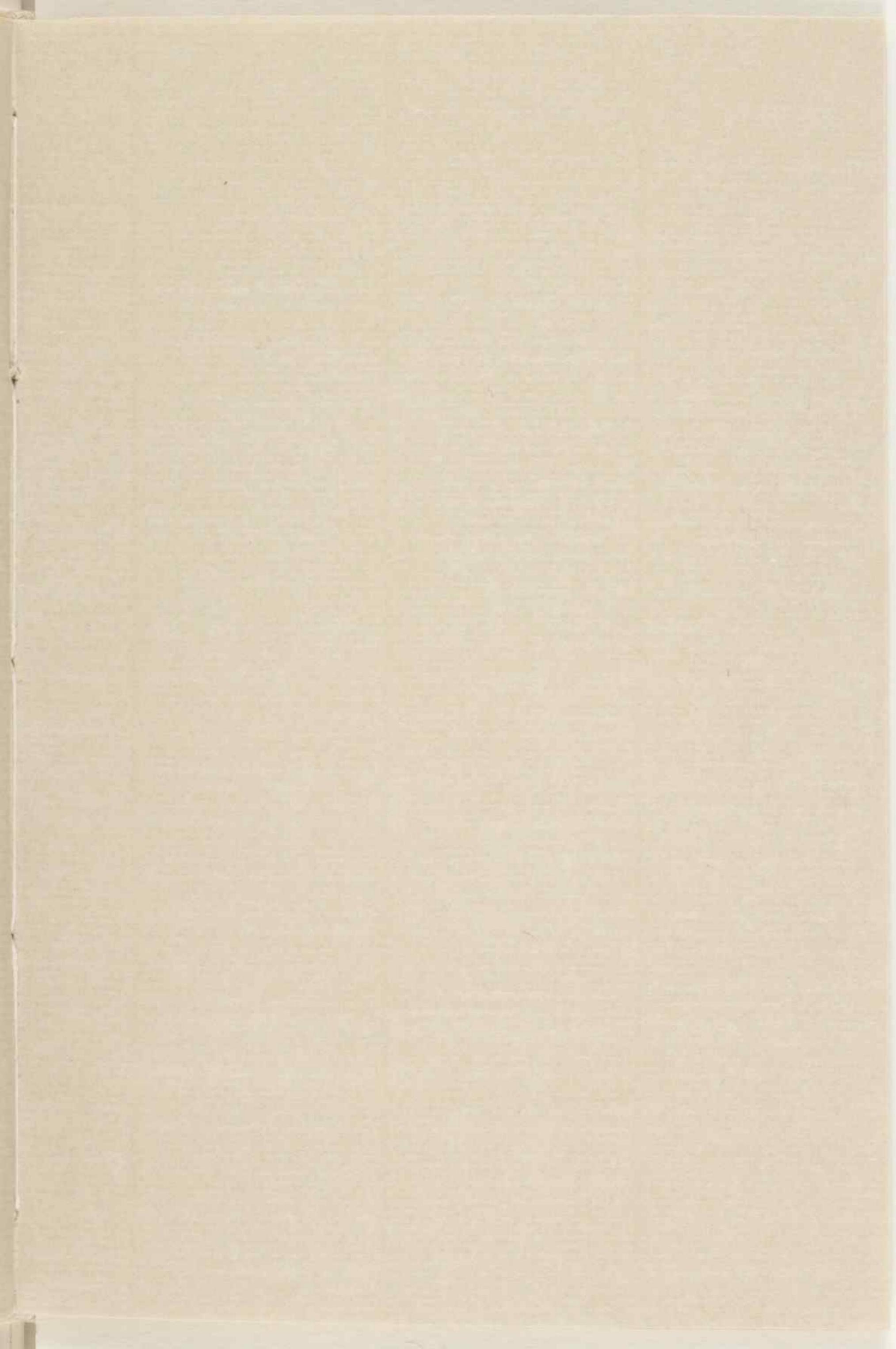
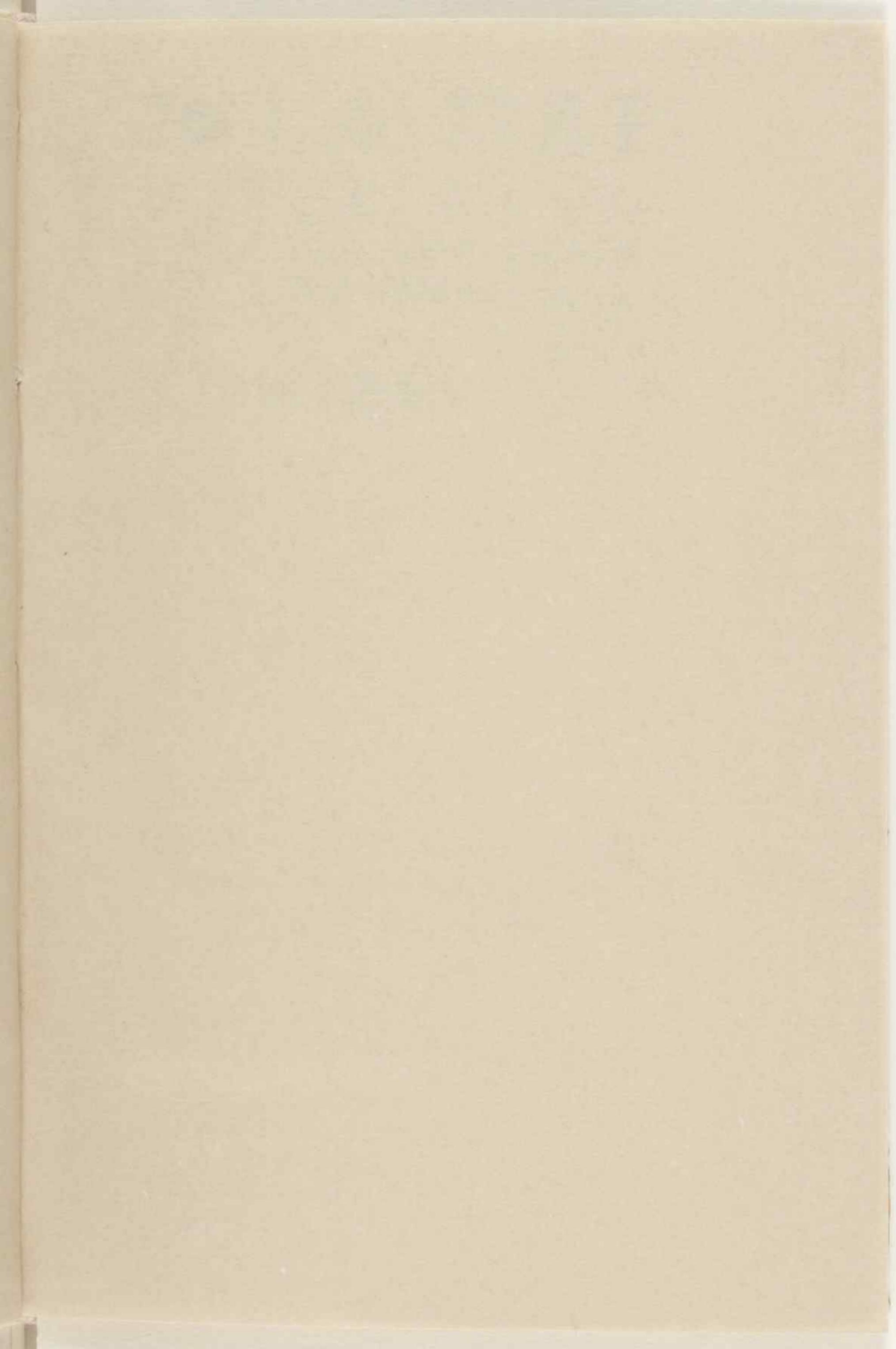


Chers étudiants,
lisez, s'il vous plaît, de page 15 à page 17 de ce document :
on va en reparler lors de la prochaine séance
Jessy







Res.
X.
1888-1889

1
LA DEF.

FENCE, ET IL-

LUSTRATION DE LA

Langue Francoyse.

Par I. D. B. A.



Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier,
tenât sa Bouticque au second pillier
de la grand' sale du Palays.

1 5 4 9.

AVEC PRIVILEGE.

X
X
Reservé
1182

Extrait du priuilege.



L est permis par lettre patente du Roy nostre sire, à Arnoul l'Angelier de faire imprimer & mettre en vente deux petitz liures intitulez La deffence & Illustration de la langue Francoyse, & l'autre Cinquante Sonnetz à la louange de l'Oliue, l'Anterotique de la vieille & de la ieune amye, & vers Lyriques nouvellement composez. Et deffence faicte à tous libraires & imprimeurs d'imprimer ou mettre en vente lesdictz liures, fors de ceulx que ledict l'Angelier aura faict imprimer, durant le temps & terme de trois ans prochains, sur peine de confiscation desdictz liures & d'amende arbitraire.

Par le conseil.

N. Buyer.

Et seellé de cyre iaune.

A MONSEI-

GNEVR LE REVE-

rendissime Cardinal

du Bellay.

S.



EV le Personnage,
que tu ioues au Specta-
cle de toute l'Europe,
uoyre de tout le Mon-
de en ce grand Thea-
tre Romain, ueu tant
d'affaires, & telz, que
seul quasi tu soutiens: ô
l'Honneur du sacré Cola-

lege! pecheroy'-ie pas (comme dit le Pindare
Latin) contre le bien publicq', si par longues
paroles i'empeschoy' le tens, que tu donnes au
seruice de ton Prince, au profit de la Patrie, &
à l'accroissement de ton immortelle renommée?
Espiant donques quelque heure de ce peu de re-
laiz, que tu prens pour respirer soubz le pesant
faiz des affaires Francoyses (charge urayement
digne de si robustes epaules, non moins que le
Ciel de celles du grand Hercule) ma Muse a pris
la hardiesse d'ètrer au sacré Cabinet de tes sain-
etes, & studieuses occupations: & la entre tant

de riches, & excellens uœux de iour en iour de-
diez à l'Image de ta grandeur, pendre le sien
humble, & petit : mais toutesfois bien heureux
s'il rencontre quelque faueur deuant les yeux
de ta bonté, semblable à celle des Dieux im-
mortelz, qui n'ont moins agreables les pauures
presentz d'un bien riche uouloir, que ces su-
perbes, & ambicieuses offrandes. C'est en ef-
fect la Deffence & Illustration de nostre Lan-
gue Francoyse. A l'entreprise de laquelle rien
ne m'a induyt, que l'affection naturelle enuers
ma Patrie, & à te la dedier, que la grandeur
de ton nom. Afin qu'elle se cache (comme
soubz le Bouclier d'Aiax) contre les traictz en-
uenimez de ceste antique Ennemye de uertu,
soubz l'ombre de tes esles. De toy dy-ie, dont
l'incomparable Scauoir, Vertu, & conduyte
toutes les plus grandes choses, de si long tens
de tout le Monde sont experimentées, que ie
ne les scauroy plus au uif exprimer, que les
courant (suyuant la ruse de ce noble peintre
Tymante) soubz le uoyle de silence. Pour ce,
que d'une si grande chose il uault trop myeux
(comme de Carthage disoit T. Liue) se taire
du tout, que d'en dire peu. Recoy donques a-
uecques ceste accoutumée Bonté, qui ne te rend
moins aymable entre les plus petitz, que ta Ver-
tu, & Auctorité uenerable entre les plus grãds,
les premiers fruidz, ou pour myeulx dire les

premieres fleurs du Printens de celuy, qui en
toute Reuerence, & Humilité bayse les mains
de ta R.S. Priant le Ciel te departir autant de
heureuse, & lōgue uie, et à tes haultes entrepri-
ses estre autāt fauorable, comme enuers toy il a
eté liberal, uoyre prodigue de ses Graces.

A Dieu, De Paris ce. 15. de
Feurier. 1549.

¶ L'autheur pryé les Lecteurs differer leur
iugemēt iusques à la fin du Liure, & ne le cō-
damner sans auoir premierement bien veu, &
examiné ses raisons.

Ἰωάννης Αὐρατὸς εἰς κελτικῆς
γλώσσης Ἀπολογία.

Εἰς οἰωνὸς ἄριστος ἀμύνεσθαι πρὸς πάσης,
Ἐἴπεν Ὀμηρείων θύεπιν χαρίτων.
Ἐν ἧ κλέος μέγ' ἄριστον ἀμύνεσθαι περὶ γλώττης
τῆς πατρίας, καὶ γὰρ φημὶ παρωδιῶν
Βελλαί· ὡς γὰρ σεῦ πρόγονοι φιλοπάξιδες ἀν-
ἤκεσαν, πατρίας γῆς περὶ μαρναμένοι. (Ὀδρεε
οὕτως καὶ πατρίας σὺ σωηγορέων πρὸς γλώττης,
κληθὸν ἀείχισεις, ὡς φιλόπαξις ἀνῆρ.

LA DEF.

FENCE, ET ILLUSTRATION

DE LA LANGVE

FRANCOISE.

Liure premier.

De l'Origine des Langues.

Chap. I.



DE LA NATURE

(dõt quelque Personnaige de grand' renommée non sans rayson a douté, si on la deuoit appeller Mere, ou Maratre) eust donné aux Hommes vn cõmun vouloir, & con-

sentement, outre les innumerables commoditez, qui en feussent procedées, l'Inconstãce humaine, n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquèle diuersité, & confusion, se peut à bõ droict appeller la Tour de Babel. Donques les Langues ne sont nées d'elles mesmes en façon d'Herbes, Racines, & Arbres: les vnes infirmes, & debiles en leurs especes: les autres saines, & robustes, & plus aptes à porter le faiz des cõceptions humaines: mais

toute leur vertu est née au monde du vouloir,
& arbitre des mortelz. Cela (ce me semble) est
vne grande rayson, pourquoy on ne doit ainsi
louer vne Langue, & blamer l'autre: veu qu'el-
les viennent toutes d'vne mesme source, & ori-
gine: c'est la fantasie des hommes: & ont été
formées d'un mesme iugement, à vne mesme
fin: c'est pour signifier entre nous les conce-
ptions, & intelligences de l'esprit. Il est vray q̄
par succession de tens les vnes pour auoir été
plus curieusement reiglées sont deuenues plus
riches, que les autres: mais cela ne se doit attri-
buer à la felicité desdites Langues, ains au seul
artifice, & industrie des hommes. Ainsi don-
ques toutes les choses, que la Nature a créés,
tous les Ars, & Sciences en toutes les quatre
parties du monde, sont chacune endroit soy
vne mesme chose: mais pour ce que les hom-
mes sont de diuers vouloir, ilz en parlent, & e-
criuent diuersement. A ce propos, ie ne puis as-
sez blamer la sotte arrogance, & temerité d'au-
cuns de notre nation, qui n'estans riens moins
que Grecz, ou Latins, deprisent, & reietēt d'un
sourcil plus que Stoïque, toutes choses ecrites
en Francois: & ne me puy assez emerueiller
de l'etrange opinion d'aucuns scauās, qui pen-
sent que nostre vulgaire soit incapable de tou-
tes bonnes lettres, & erudition: comme si vne
invention pour le Languaige seulement de-
uoit estre iugée bonne, ou mauuaise. A ceux

la ie n'ay entrepris de satisfaire. A ceux cy ie
veux bien (sil m'est possible) faire changer
d'opinion par quelques raisons, que brefue-
mēt i'espere deduyre: non que ie me sente plus
cler voyant en cela, ou autres choses, qu'ilz ne
sont, mais pour ce q̄ l'affection qu'ilz portent
aux lāgues estrāgieres, ne permet qu'ilz veillēt
faire sain, & entier iugement de leur vulgaire.

*Que la Langue Francoyse ne doit estre
nommée barbare.*

Chap. I I.



Our commencer don-
ques à entrer en matie-
re, quand à la significa-
tiō de ce mot Barbare:
Barbares anciēnement
etoint nōmez ceux, q̄
ieptemēt ploint Grec.
Car cōme les etrāgers
venans à Athenes s'efforcoint de parler Grec,
ilz tūboint souuēt en ceste voix absurde *βάρ-
βάρας*. Depuis les Grecz trāsportarent ce nō
aux meurs brutaux, & cruelz, appellant tou-
tes nations hors la Grece, Barbares. Ce qui ne
doit en riē diminuer l'excellēce de notre Lan-
gue: veu q̄ ceste arrogāce Greque, admiratrice
seulemēt de ses inuentiōs, n'auoit loy ny priui-
lege de legitimer ainsi sa Nation, & abatar dir

les autres: comme Anacharsis disoit, que les Scythes estoient Barbares entre les Atheniens, mais les Atheniens aussi entre les Scythes. Et quand la barbarie des meurs de notz Ancêtres eust deu les mouuoir à nous apeller Barbares, si est ce, que ie ne voy point, pourquoy on nous doiue maintenant estimer telz: veu qu'en ciuilité de meurs, equité de loix, magnanimité de couraiges, bref en toutes formes, & manieres de viure non moins louables, que profitable, nous ne sommes rien moins qu'eux: mais bien plus, veu qu'ilz sont telz maintenant, que nous les pouuons iustement apeller par le nom, qu'ilz ont donné aux autres. Encores moins doit auoir lieu, de ce que les Romains nous ont appellez Barbares, veu leur ambition, & insatiable faim de gloire: qui tachoint non seulement à subiuguer, mais à rendre toutes autres nations viles, & abiectes auprès d'eux: principalement les Gaulois, dont ilz ont receu plus de honte, & dommaige, que des autres. A ce propos, songeant beaucoup de foys, d'ou viēt que les gestes du peuple Romain, sont tāt celebrés de tout le Mōde, voyre de si long interuale pferés à ceux de toutes les autres Natiōs ensemble, ie ne treuve point pl⁹ grande raison que ceste cy: c'est que les Romains ont eu si grande multitude d'Ecriuains, que la plus part de leur gestes (pour ne dire pis) par l'Espace de tant d'années, ardeur de

batailles, vastité d'Italie, incurfiōs d'estrāgers,
s'est cōseruée entiere iusques à nostre tens. Au
contraire les faiz des autres nations singulie-
rement des Gauloys, auant qu'ilz tumbassent
en la puyssance des Francoys, & les faiz des
Francoys mesmes depuis qu'ilz ont dōné leur
nom aux Gaules, ont eté si mal recueilliz, que
nous en auons quasi perdu non seulement la
gloyre, mais la memoyre. A quoy à bien aydé
l'enuie des Romains, qui comme par vne cer-
taine coniuration conspirant contre nous, ont
extenué en tout ce qu'ilz ont peu, notz louan-
ges belliques, dont ilz ne pouuoient endurer la
clarté : & non seulement nous ont fait tort en
cela, mais pour nous rēdre encor plus odieux,
& contemptibles, nous ont apellez brutaux,
cruelz, & Barbares. Quelqu'un dira, pour-
quoy ont ilz exempté les Grecz de ce nom?
pource qu'ilz se feussent fait plus grand tort,
qu'aux Grecz mesmes, dont ilz auoint em-
prunté tout ce, qu'ilz auoint de bon, au moins
quād aux Sciēces, & illustration de leur Lan-
gue. Ces raysons me semblēt suffisantes de fai-
re entendre à tout equitable Estimateur des
choses, que nostre Langue (pour auoir eté nō-
mes Barbares ou de noz ennemys, ou de ceux,
qui n'auoint Loy de nous bailer ce Nom) ne
doit pourtant estre deprisée mesmes de ceux,
aux quelz elle est ppre, & naturelle: & qui en
riē ne sont moindres, q̄ les Grecz, ou Romains.

Pourquoy la Langue Fran-
coyse n'est si riche que la
Greque, & Latine.

Chap. III.



T si nostre Langue n'est
si copieuse, & riche q̄
la Greque, ou Latine,
cela ne doit estre impu-
té au default d'icelle,
comme si d'elle mesme
elle ne pouuoit iamais
estre si non pauure, &
sterile: mais bien on le
doit attribuer à l'ignorance de notz maieurs,
qui ayans (comme dict quelqu'un, parlant des
anciens Romains) en plus graude recommen-
dation le bien faire, que le bien dire, & mieux
aymans laisser à leur posterité les exemples de
vertu, q̄ les preceptes: se sont priuez de la gloy-
re de leurs bien faitz, & nous du fruiet de l'im-
mitation d'iceux: & p̄ mesme moyen nous ont
laissé nostre Langue si pauure, & nue, qu'elle
a besoing des ornemētz, & (s'il faut ainsi par-
ler) des plumes d'autruy. Mais q̄ voudroit dire
q̄ la Greque, & Romaine eussent tousiours e-
té en l'excellēce qu'on les à vues du tens d'Ho-
mere, & de Demosthene, de Virgile, & de Ci-
ceron? Et si ces aucteurs eussent iugé, q̄ iamais
pour quelque diligēce, & culture, qu'on y eust

peu faire, elles n'eussent sceu produire plus grand fruit, se feussent ilz tant eforcez de les mettre au point, ou nous les voyons maintenant? Ainsi puys-ie dire de nostre Langue, qui commence encores à fleurir, sans fructifier: ou plus tost comme vne Plante, & Vergette, n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruit, qu'elle pouroit bien produire. Cela certainement non pour le default de la Nature d'elle aussi apte à engendrer, que les autres: mais pour la coulpe de ceux, qui l'ont eue en garde, & ne l'ont cultiuée à suffisance: ains comme vne plante sauuaige, en celuy mesmes Desert, ou elle auoit commencé a naitre, sans iamais l'arrouser, la tailler, ny defendre des Ronces, & Epines, qui luy faisoient vmbre, l'ont laissée enuieillir, & quasi mourir. Que si les anciens Romains eussent esté aussi negligés à la culture de leur Langue, quand premiere-ment elle commença à pululer, pour certain en si peu de tens elle ne feust deuenue si grande. Mais eux en guise de bons Agriculteurs, l'ont premiere-ment transmüée d'un lieu sauuaige en vn domestique: puis affin que plus tost, & mieux elle peust fructifier, coupant à l'entour les inutiles rameaux, l'ont pour echage d'iceux restaurée de Rameaux francz, & domestiques magistralement tirez de la Langue Greque, les quelz soudainement se sont si bien entez, & faiz semblables à leur tronc, que desormais

n'apparoissent plus adoptifz, mais naturelz. De la sont néés en la Langue Latine ces fleurs, & ces fruietz colorez de cete grande eloquence, avecques ces nombres, & cete lyaison si artificielle, toutes les quelles choses non tant de sa propre nature, que par artifice toute Langue a coutume de produire. Donques si les Grecz, & Romains plus diligens à la culture de leurs Langues que nous à celle de la nostre, n'ont peu trouuer en icelles si non avecques grand labeur, & industrie ny grace, ny Nombre, ny finalement aucune eloquence, nous deuons nous emerueiller si nostre vulgaire n'est si riche comme il pourra bien estre, & de la prendre occasion de le mepriser cōme chose vile, & de petit prix? Le tens viendra (peut estre) & ie l'espere moyēnant la bōne destinée Frācoyse, que ce noble, & puyssant Royaume obtiēdra à son tour les resnes de la monarchie, & que nostre Langue, (si avecques Francoys n'est du tout enseuelie la Langue Frācoyse) qui commence encor' à ieter ses racines, sortira de terre, & s'eleuera en telle hauteur, & gros seur, qu'elle se pourra egaler aux mesmes Grecz & Romains, produysant comme eux, des Homeres, Demosthenes, Virgiles, & Cicerōs, aussi bien que la France a quelquesfois produit des Pericles, Nicies, Alcibiades, Themistocles, Cefars, & Scipions.

Que la Langue Francoyse
n'est si pauvre que beau-
coup l'estiment.

Chap. IIII.



E n'estime pourtant
nostre vulgaire , tel
qu'il est maintenant, e-
stre si vil, & abiect, cō-
me le font ces ambi-
cieux admirateurs des
Langues Greque , &
Latine , qui ne pen-
seroient & feussent ilz la mesme Pythō , Dé-
esse de persuasion, pouuoir rien dire de bon, si
n'estoit en Langaige etranger, & non entendu
du vulgaire. Et qui vouldra de bien pres y re-
garder , trouuera que nostre Langue Fran-
coyse n'est si pauvre , qu'elle ne puyssse ren-
dre fidelement , ce qu'elle emprunte des au-
tres, si infertile, qu'elle ne puyssse produire de
soy quelque fruiet de bonne inuention , au
moyen de l'industrie , & diligence des culti-
ueurs d'icelle, si quelques vns se treuent tant
amys de leur païz , & d'eux mesmes, qu'ilz y
veillent employer. Mais à qui apres Dieu ren-
drons nous graces d'un tel benefice, si nō à no-
stre feu bon Roy , & Pere Francoys premier
de ce nom, & de toutes vertuz? ie dy premier,
d'autant qu'il a en son noble Royaume pre-

mierement restituë tous les bons Ars, & Sciē-
ces en leur ancienne dignité: & si à nostre Lan-
gaige au parauant scabreux, & mal poly, ren-
du elegant, & si non tant copieux, qu'il pourra
bien estre, pour le moins fidele Interprete de
tous les autres. Et qu'ainsi soit, Philosophes,
Historiēs, Medicins, Poëtes, Orateurs Grecz,
& Latins ont appris à parler Francois. Que di-
ray-ie des Hebreux? Les Saintes lettres don-
nent ample temoingnaige de ce que ie dy. Je
laisseray en cest endroit les superstitieuses
raisons de ceux, qui soutiennent que les my-
steres de la Theologie ne doiuent estre decou-
uers, & quasi comme prophanez en langaige
vulgaire, & ce que vont allegāt ceux, qui sont
d'opinion contraire. Car ceste Disputation
n'est propre à ce, que i'ay entrepris, qui est seu-
lement de montrer que nostre Langue n'ha
point eu à sa naissance les Dieux, & les Astres
si ennemis, qu'elle ne puisse vn iour paruenir
au point d'excellence, & de perfection aussi
bien que les autres, entendu que toutes Sciē-
ces se peuuent fidelement, & copieusement
traicter en icelle, comme on peut voir en si
grand nombre de Liures Grecz, & Latins,
voyre bien Italiens, Espaignolz, & autres tra-
duictz en Francoys, par maintes excellentes
plumes de nostre tens.

Que

Que les Traductions ne sont suffisantes
pour donner perfection à la
Langue Francoyse.

Chap. V.



Outesfois ce tant louable labeur de traduyre ne me sēble moyen vnique, & suffisant, pour eleuer nostre vulgaire à l'egal, & Parāgon des autres plus fameuses Langues. Ce que ie pretens prouuer si clerement, que nul n'y voudra (ce croy ie) contredire, s'il n'est manifeste calumniateur de la verité. Et premier, c'est vne chose accordée entre tous les meilleurs Auteurs de Rethorique, qu'il y a cinq parties de bien dire, l'Inuētion, l'Eloquution, la Dispositiō, la Memoire, & la Pronūtiation. Or pour autant que ces deux dernieres ne se aprennent tant par le benefice des Langues, cōme elles sont données à chacun selon la felicité de sa Nature, augmentées, & entretenues par studieux exercice, & continuelle diligence, pour autant aussi que la Disposition gist plus en la discretion, & bon iugement de l'Orateur, qu'en certaines reigles, & preceptes: veu que les euenementz du Tens, la circonstance des Lieux, la condition des personnes,

& la diuersité des Occasions font innumera-
bles. Je me contenteray de parler des deux pre-
mieres scauoir de l'Inuention, & de l'Eloquu-
tion. l'Office donques de l'Orateur est de cha-
cune chose proposée elegamment, & copieu-
sément parler. Or ceste faculté de parler ainsi
de toutes choses, ne se peut acquerir que par
l'Intelligence parfaite des Sciences, les queles
ont esté premieremēt traitées par les Grecz, &
puis par les Romains Imitateurs d'iceux. Il
fault donques necessairement q̄ ces deux Lan-
gues soient entendues de celuy, qui veut acque-
rir cete copie, & richesse d'Inuention, premie-
re, & principale Piece du Harnoy de l'Or-
ateur. Et quand à ce point, les fideles Tradu-
cteurs peuuent grandement seruir, & soulai-
ger ceux, qui n'ont le moyen Vnique de vac-
quer aux Langues estrangeres. Mais quand à
l'Eloquution, partie certes la plus difficile, &
sans la quelle toutes autres choses restent com-
me Inutiles, & semblables à vn Glayue enco-
res couuert de sa Gayne: Eloquution (dy ie)
par la quelle Principalement vn Orateur est
iugé plus excellent, & vn Genre de dire meil-
leur, que l'autre: comme celle, dont est apellée
la mesme Eloquence: & dont la vertu gist aux
motz propres, vsitez, & non aliénes du com-
mun vsaige de parler: aux Methaphores, Ale-
gories, Cōparaisons, Similitudes, Energies, &
tant d'autre figures, & ornemēs, sans les quelz

tout oraison, & Poëme sont nudz, māques, & debiles. Je ne croyray iamais qu'on puisse bien apprendre tout cela des Traducteurs, pour ce qu'il est impossible de le rendre avecques la mesme grace, dont l'Autheur en a ysé: d'autāt que chacune Langue à ie ne scay quoy propre seulement à elle, dont si vous efforcez exprimer le Naif en vn autre Langue obseruant la Loy de traduyre, qui est n'espacier point hors des Limites de l'Aucteur, vostre Diction sera contrainte, froide, est de mauuaise grace. Et qu'ainsi soit, qu'on me lyse vn Demosthene, & Homere Latins: vn Ciceron, & Vergile Francoys, pour voir s'ilz vous engendreront telles Affections, voyre ainsi qu'un Prothée vous transformeront en diuerses sortes, comme vous sentez lysant ces Aucteurs en leurs Langues. Il vous semblera passéy de l'ardente Montaigne d'Aethne sur le froid Sōmet de Caucaise. Et ce, q̄ ie dy des Langues Latine, & Greque, ce doit reciproquemēt dire de tous les vulgaires, dont i'allegueray seulement vn Petrarque, du q̄l i'ose bien dire, que si Homere, & Virgile renaissent sans auoint entrepris de le traduyre, ilz ne le pouroint rendre avecques la mesme grace, & nayfueté, qu'il est en son vulgaire Toscā. Toutesfois quelques vns de notre Tens ont entrepris de le faire parler Francoys. Voyla en bref les Raisons, qui m'ont fait penser, que l'office & diligence des Traducteurs, autrement fort

utile pour instruyre les ingnorās des Langues
etrangeres en la cōgnoissance des choses, n'est
suffisante pour donner à la nostre ceste perfe-
ction, & comme font les Peintres à leurs Ta-
bleaux ceste derniere main, que nous desirōs.
Et si les raisons, que i'ay alleguées, ne semblēt
assez fortes, ie p'duiray pour mes garās, & def-
fenseurs les anciens Aucteurs Romains, Poë-
tes principalement, & Orateurs, les quelz (cō-
bien que Ciceron ait traduyt quelques Liures
de Xenophon, & d'Arate, & qu'Horace baille
les preceptes de bien traduyre) ont vacque à
ceste partie plus pour leur etude, & profit par-
ticulier, que pour le publier à l'amplification
de leur Langue, à leur gloire, & commodité
d'autruy. Si aucuns ont veu quelques Oeuures
de ce tens la soubz tiltre de traduction, i'entēs
de Ciceron, de Virgile, & de ce bienheureux
Siecle d'Auguste, ilz me pourroint dementir
de ce que ie dy.

*Des mauvais Traducteurs, & de ne
traduyre les Poëtes.*

Chap. VI.



Ais que diray-je d'aucuns, vrayemēt mieux dignes d'estre appellés Traditeurs, que Traducteurs? Veu qu'ilz trahissent ceux, qu'ilz entreprennent exposer, les frustrât de leur gloire, & par mesme moyē seduysent les Lecteurs ignorans, leur montrât le blanc pour le noyr: qui pour acquerir le Nō de Scauans, traduyssent à credit les Langues, dont iamais ilz n'ont entēdu les premiers Elementz, comme l'Hebraique, & la Grecque: & encor' pour myeux se faire valoir, se prennent aux Poëtes, gēre d'auteurs certes, auquel si ie scauoy', ou vouloy' traduyre, ie m'adroisseroy' aussi peu à cause de ceste Diuinité d'Invention, qu'ilz ont plus que les autres, de ceste grandeur de style, magnificence de motz, grauité de sentences, audace, & varieté de figures, & mil' autres lumieres de Poësie: bref ceste Energie, & ne scay quel Esprit, qui est en leurs Ecriz, que les Latins appelleroient Genius. Toutes les quelles choses se peuuent autant exprimer en traduisant, comme vn Pein-

tre peut représenter l'Âme avecques le Cors
de celuy, qu'il entreprenent tyrer apres le Natu-
rel. Ce que ie dy ne s'adroisse pas à ceux, qui
par le commandement des Princes, & grands
Seigneurs traduyssent les plus fameux Poëtes
Grecz, & Latins: pour ce q̄ l'obeïssance, qu'on
doit à telz Personnaiges, ne reçoit aucune Ex-
cuse en cet endroit, mais bien i'entens parler à
ceux, qui de gayeté de cœur (comme on dict)
entreprennent telles choses legerement, & s'en
aquitent de mesmes. O Apolon! O Muses! pro-
phaner ainsi les sacrées Reliques de l'Antiqui-
té? Mais ie n'en diray autre chose. Celuy don-
ques qui voudra faire oeuvre digne de prix en
son vulgaire, laisse ce Labeur de traduyre, prin-
cipalement les Poëtes, à ceux, qui de chose la-
borieuse, & peu profitable, i'ose dire encor' in-
utile, voyre pernicieuse à l'Acroissement de
leur Langue, emportent à bon droict plus de
molestie, que de gloire.

Comment les Romains ont
enrichy leur Langue.

Chap. VII.



Il les Romains (dira quel-
qu'un) n'ont vaqué à ce La-
beur de Traduction, par
quelz moyens donques ont
ilz peu ainsi enrichir leur
Lāgue, voyre iusques à l'e-
galler quasi à la Greque?

Immitāt les meilleurs Aucteurs Grecz, se trās-
formant en eux, les deuorant, & apres les auoir
bien digerez, les conuertissant en sang, & nou-
riture se proposant chacun selon son Naturel,
& l'Argument, qu'il vouloit elire, le meilleur
Aucteur, dont ilz obseruoient diligemment tou-
tes les plus rares, & exquises vertuz, & icelles
cōme Grephes, ainsi q' i'ay dict deuāt, entoint,
et apliquoint à leur Lāgue. Cela faisant (dy-ie)
les Romains ont baty tous ces beaux Ecriz,
que nous louons, & admirons si fort: egalant
ores quelqu'un d'iceux, ores le preferant aux
Grecz. Et de ce, que ie dy, font bonne preuue
Ciceron, & Virgile, que volūtiers, & par Hon-
neur ie nomme tousiours en la Lāgue Latine,
des quelz comme l'un se feut entierement a-
donné à l'Immitation des Grecz, contrefist,
& exprima si au vis la copie de Platon, la

vehemence de Demosthene, & la ioyeuse dou-
ceur d'Isocrate: que Molon Rhodien l'oyant
quelquefois declamer, s'ecria, qu'il emportoit
l'eloquence Grecque à Rome. L'autre immita
si bien Homere, Hesiode, & Thëocrit, que de-
puis on a dict de luy, que de ces troys il a sur-
monté l'vn, egalé l'autre, & aproché si pres de
l'autre, que si la felicité des Argumens, qu'ilz
ont traitez, eust esté pareille, la Palme seroit
bien douteuse. Je vous demande donq' vous
autres, qui ne vous employez qu'aux Transla-
tions, si ces tant fameux Aueteurs se fussent
amusez à traduyre, eussent ilz eleué leur Lan-
gue à l'excellence, & hauteur, ou nous la voy-
ons maintenant? Ne pensez donques quelque
diligence, & industrie, que vous puissiez met-
tre en cest endroit, faire tant que nostre Lan-
gue encores rampante à terre, puisse hausser la
teste, & s'eleuer sur piedz.

D'amplifier la Langue Francoyse
par l'immitation des anciens
Aucteurs Grecz, &
Romains.

Chap. VIII.



E compose donq' ce-
luy, qui voudra enri-
chir sa Langue, à l'im-
mitation des meilleurs
Aucteurs Grecz, & La-
tins : & à toutes leurs
plus grandes vertuz,
cōme à vn certain but,
dirrige la pointe de
son Style. Car il n'y a point de doute, q̄ la plus
grand' part de l'Artifice ne soit contenue en
l'immitation, & tout ainsi que ce feut le plus
louable aux Anciens de bien inuenter, aussi est
ce le pl⁹ vtile de bien immiter, mesmes à ceux,
dont la Langue n'est encor' bien copieuse, &
riche. Mais entende celuy, qui voudra immi-
ter, que ce n'est chose facile de bien suyure les
vertuz d'un bon Aucteur, & quasi comme se
transformer en luy, veu que la Nature mesmes
aux choses, qui paroissent tressemblables, n'a
sceu tant faire, que par quelque notte, & dif-
ference elles ne puissent estre discernées. Je dy
cecy, pour ce qu'il y en a beaucoup en toutes
Langues, qui sans penetrer aux plus cachées,

& interieures pties de l'Aucteur, qu'ilz se sont
proposé, s'adaptent seulement au premier Re-
gard, & s'amusant à la beauté des Motz, per-
dent la force des choses. Et certes, comme ce
n'est point chose vicieuse, mais grandement
louable emprunter d'une Langue estrangere les
Sentences, & les motz, & les approprier à la
sienne: aussi est ce chose grandement à repren-
dre, voyre odieuse à tout Lecteur de liberale
Nature, voir en vne mesme Langue vne telle
Immitation, comme celle d'aucuns Scauans
mesmes, qui s'estimēt estre des meilleurs, quād
plus ilz ressemblent vn Heroet, ou vn Marot.
Je t'amōnestē donques (ō toy, qui desires l'Ac-
croissement de ta Langue, & veux exceller en
icelle) de non immiter à pié leuē, comme n'a-
gueres à dict quelqu'un, les plus fameux Au-
cteurs d'icelle, ainsi que font ordinairement la
plus part de notz Poētes Francoys, chose cer-
tes autant vicieuse, comme de nul profit à no-
stre vulgaire: veu que ce n'est autre chose (ō
grande Liberalité!) si non luy donner ce, qui
estoit à luy. Je voudroy' bien que nostre Lan-
gue feust si riche d'Exemples domestiques,
que n'eussions besoing d'auoir recours aux E-
trangers. Mais si Virgile, & Ciceron se feuf-
sent contentez d'immiter ceux de leur Lāgue,
qu'auront les Latins outre Enuie, ou Lucrece,
oultre Crasse ou Antoyne?

Responſe à quelques obiections.

Chap. I X.



Pres auoir le plus ſuc-
cintemēt qu'il m'a eté
poſſible ouuert le che-
min à ceux, qui deſirēt
l'Amplification de no-
tre Langue, il me ſem-
ble bõ, & neceſſaire de
repondre à ceux, q'le-
ſtimēt barbare, & irre-

guliere, incapable de cete elegance, & copie, q
eſt en la Greque, & Romaine: d'autant (diſent
ilz) qu'elle n'a ſes Declinations, ſes piez & ſes
Nombres, cõme ces deux autres Lāgues. Je ne
veux alleguer en cet endroit (biē q' ie le peuſſe
faire ſans hõte) la Simplicité de notz Maieurs,
qui ſe ſont contentez d'exprimer leurs Cõce-
ptions avecques paroles nues, ſans Art, & Or-
nement: non Immitans la Curieuſe diligence
des Grecz, aux quelz la Muſe auoit donné la
Bouche ronde (cõme diēt quelqu'un) c'eſt à di-
re, pfaite en toute elegāce, & Venuſté de paro-
les: cõme depuis aux Romains Immitateurs des
Grecz. Mais ie diray biē, q' noſtre Lāgue n'eſt
tāt irreguliere, qu'õ voudroit biē dire: veu q'le
ſe decline ſi nõ p les Nõs, Pronõs, & Participes
pour le moins p les Verbes, en tous leurs Tēs,
Modes, & Perſõnes. Et ſi elle n'eſt ſi curieuſe-
mēt reiglée, ou pl⁹ toſt liée, eſt gehinnée en ſes

autres parties, aussi n'a elle point tant d'Heroclités, & Anomaux, monstres étranges de la Grecque, & de la Latine. Quand aux pieds, & aux nombres, ie diray au second Liure en quoy nous les recompensons. Et certes (comme dict vn grand Aucteur de Rethorique parlant de la felicité, qu'ont les Grecz en la composition de leurs motz). Ie ne pèse que telles choses se facent par la nature desdites Langues, mais nous fauorisons tousiours les Etrangers. Qui eust gardé notz Ancestres de varier toutes les parties declinables, d'allonger vne syllabe, & accourfir l'autre: & en faire des pieds, ou des Mains? Et q gardera notz successeurs d'observer telles choses, si quelques Scauans, & non moins ingenieux de cest aage entreprennent de les reduyre en Art? comme Ciceron promettoit de faire au droit Ciuil, chose, qui à quelques vns a semblé impossible, aux autres non. Il ne fault point icy alleguer l'excellence de l'antiquité: & comme Homere se plaignoit que de son tens les cors estoient trop petiz, dire que les Espris modernes ne sont à comparer aux anciens. L'architecture, l'art du Nauigaige, & autres Inuentions antiques certainement sont admirables: non toutesfois si on regarde à la necessité mere des Ars, du tout si grandes, qu'õ doyoue estimer les Cieux, & la Nature y auoir depēdu toute leur vertu, vigueur, & industrie. Ie ne produiray pour temoings

de ce, que ie dy l'Imprimerie Seur des Muses,
& dixieme d'elles: & ceste non moins admira-
ble, que pernicieuse foudre d'Artillerie: avec:
ques tant d'autres non antiques inuentions,
qui montrent veritablement, que par le long
cours des Siecles, les Espris des hōmes ne sont
point si abatardiz, qu'on voudroit bien dire.
Ie dy seulement, qu'il n'est pas impossible, que
nostre Lāgue puisse receuoir quelquefois cest
ornement, & artifice aussi curieux, qu'il est
aux Grecz, est Romains. Quand au son, & ie
ne scay quelle naturelle douceur (cōme ilz di-
sent) qui est en leurs Langues, ie ne voy point
que nous l'ayons moindre au iugement des pl⁹
delicates Oreilles. Il est bien vray que nous v-
sons du prescript de Nature, qui pour parler
nous à seulement donné la Langue. Nous ne
vomissons pas notz paroles de l'Estommac,
comme les yuroingnes, nous ne les etranglōs
pas de la Gorge, comme les Grenoilles: nous
ne les decoupons pas dedans le Palat comme
les Oyzeaux: nous ne les sifflons pas des leures
comme les Serpens. Si en telles manieres de
parler gist la douceur des Langues, ie confesse
que la nostre est rude, & mal sonnante. Mais
aussi auons nous cest auantaige de ne tordre
point la Bouche en cent mille sortes, comme
les Singes, voyre cōme beaucoup mal se sou-
uenans de Minerue, qui iouant quelquefois de
la fluste, & voyant en vn myroir la deformité

de ses Leures, la Ieta bien loing, malheureuse
Rencontre au Presumptueux Marsye, qui de-
puis en feut ecorché. Quoy donques (dira q̄l-
qu'vn) veux tu à l'exemple de ce Marsye, qui
osa cōparer sa Fluste rustique à la douce Lyre
d'Apolon, egaler ta Langue à la Grecque, &
Latine? ie confesse, que les Auçteurs d'icelles
nous ont surmontez en Scauoir & facunde:és
queles choses leur a eté bien facile de vaincre
ceux, qui ne repugnoit point. Mais que par
longue, & diligente Immitation de ceux, qui
ont occupé les premiers ce, que Nature n'ha
pourtant denié aux autres, nous ne puissions
leur succeder aussi bien en cela, que nous a-
uons deia fait en la plus grand' part de leurs
Ars Mecaniques, & quelquefois en leur Mo-
narchie, ie ne le diray pas: car telle Iniure ne se-
tendrait seulement contre les Espris des Hom-
mes, mais contre Dieu, qui a donné pour Loy
inuiolable à toute chose crée de ne durer per-
petuellement: mais passer sans fin d'un Etat en
l'autre: etant la fin, & Corruption de l'un, le cō-
mēcement, & generation de l'autre. Quelque
Opiniatre repliçra encores. Ta Langue tarde
trop à receuoir ceste perfection. Et ie dy, que
ce Retardement ne prouue point qu'elle ne
puisse la receuoir: aincoys ie dy, qu'elle se pou-
ra tenir certaine de la garder longuement, l'ay-
ant acquise avecques si longue Peine: suyuant
la Loy de Nature, qui à voulu, que tout Ar-

bre, qui naist, Florist, & Fructifie bien tost, biẽ
tost aussi enuieillisse, & meure, & au cõtraire,
celuy durer par longues Années, qui a lon-
guement trauaillẽ à ieter ses Racines.

*Que la Langue Francoyse n'est incapable
de la Philosophie, & pourquoy les
Anciens estoit plus Scauans
que les Hommes de
notre Aage.*

Chap. x.



Out ce, que i'ay dict
pour la defence, & Il-
lustratiõ de notre Lá-
gue, apartient princi-
palement à ceux, qui
font professiõ de biẽ
dire, comme les Poë-
tes, & les Orateurs.

Quand aux autres parties de Literature, & ce
Rond de Sciences, que les Grecz ont nommé
Encyclopedie, l'en ay touché au commen-
cement vne partie, de ce, que m'en semble:
c'est que l'Industrie des fideles Traducteurs
est en cet endroiẽt fort vtile, & necessaire: &
ne les doit retarder, silz rencontrent quel-
quefois des motz, qui ne peuent estre re-
ceuz en la famille Francoyse: veu que les La-
tins ne se sont point eforcez de traduyre tous

les vocables Grecz, comme Rhetorique, Musique, Arithmetique, Géometrie, Phylosophie & quasi tous les noms des Sciences, les noms des figures, des Herbes, des Maladies, la Sphère, & ses parties, & generallemēt la plus grād^e part des termes vsitez aux sciences naturelles, & Mathematiques. Ces motz la donques seront en notre Langue comme estrangers en vne Cité:aux quelz toutesfois les Periphrazes seruiront de Truchementz. Encores seroy' ie bien d'opinion que le scauant Translateur fist plus tost l'office de Paraphraсте, que de Traducteur:s'efforceant donner à toutes les Sciēces, qu'il voudra traiter, l'ornement, & lumiere de sa Langue: comme Ciceron se vante d'auoir fait en la Phylosophie, & à l'exemple des Italiens, qui l'ont quasi toute cōuertie en leur vulgaire, principalement la Platonique. Et si on veut dire que la Phylosophie est vn faiz d'autres Epauls, que de celles de notre Lāgue, i'ay dict au commencement de cet œuure, & le dy encores, q̄ toutes Lāgues sont d'vne mesme valeur, & des mortelz à vne mesme fin d'vn mesme iugement formées. Parquoy ainsi comme sans muer des coutumes, ou de nation, le Francoys, & l'Alement, non seulement le Grec, ou Romain se peut donner à Phylosopher, aussi ie croy, qu'à vn chacun sa Langue puyffe competemment communiquer toute doctrine. Donques si la Phylosophie semée par Aristote

te

te, & Platon au fertile champ Atique estoit re-
plantée en notre Pleine Francoyse, ce ne seroit
la ieter entre les Ronces, & Epines, ou elle de-
uint sterile: mais ce seroit la faire de loingtaine
prochaine, & d'Etrangere Citadine de notre
Republique. Et parauature ainsi que les Epif-
series, & autres Richesses Orientales, que l'In-
de nous enuoye, sont mieulx congnues, & trai-
tées de nous, & en plus grand prix, qu'en
l'endroiect de ceux, qui les semēt, ou recueillēt:
semblablement les Speculations Phylosophi-
ques deuiendroient plus familiares, qu'elles ne
sont ores, & plus facilement seroient entēdues
de nous, si quelque scauant Homme les auoit
transportés de Grec, & Latin en notre Vulgai-
re, que de ceux, qui les vont (s'il fault ainsi par-
ler) cueillir aux lieux ou elles croissent. Et si
on veut dire, que diuerses Langues sont aptes
à signifier diuerses conceptions: aucunes les
conceptions des Doctes, autres celles des In-
doctes: & que la Grecque principalement con-
uient si bien avecques les Doctrines, que pour
les exprimer il semble, qu'elle ait eté formée
de la mesme Nature, non de l'humaine Proui-
dence. Je dy, qu'icelle Nature, qui en tout Aa-
ge, en toute Prouince, en toute Habitude est
toufiours vne mesme chose, ainsi comme vo-
luntiers elle s'exerce son Art par tout le Mō-
de, nō moins en la Terre, qu'au Ciel, & pour
estre ententiue à la production des Creatures

raisonnables, n'oublie pourtant les irraisonnables: mais avecques vn egal Artifice engendre cetes cy, & celles la: aussi est elle digne d'estre congneue, & louée de toutes personnes, & en toutes Langues. Les Oyzeaux, les Poissons, & les Bestes terrestres de quelquonque maniere, ores avecques vn son, ores avecques l'autre, sans distinction de paroles signifient leurs Affections. Beaucoup plus tost nous Hommes deurions faire le semblable, chacun avecques sa Lague: sans auoir recours aux autres. Les Escritures, & Langaiges ont esté trouuez non pour la conseruation de la Nature, la quelle (comme diuine qu'elle est) n'a mestier de nostre ayde: mais seulement à nostre bien, & utilite: affin que presens, absens, vyfz, & mors manifestans l'vn à l'autre le secret de notz cœurs, plus facilement paruenions à notre propre felicité, qui gist en l'intelligence des Sciēces, non point au son des Paroles: & par consequent celles Langues, & celles Escritures deuroint plus estre en vsaige, les queles on apprendroit plus facilement. Las & combien seroit meilleur, qu'il y eust au Monde vn seul Langaige Naturel, que d'employer tant d'Années pour apprendre des Motz: & ce iusques à l'Aage bien souuent, que n'auons plus ny le moyen, ny le loysir de vaquer à plus grandes choses. Et certes songeant beaucoup de foys, d'ou

18
prouient que les Hommes de ce Siecle gene-
ralement sont moins Scauans en toutes Sciē-
ces, & de moindre prix que les Anciens, entre
beaucoup de raysons ie treuve cete cy, que i'o-
feroy', dire la principale: c'est l'Etude des Lan-
gues Greque, & Latine. Car si le Tens, que
nous consumons à apprendre les dites Lan-
gues, estoit employé à l'etude des Sciences, la
Nature certes n'est point deuenue si Brehai-
gne, qu'elle n'enfentast de nostre Tens des Pla-
tons, & des Aristotes. Mais nous, qui ordinai-
rement affectons plus d'estre veuz Scauans,
que de l'estre, ne consumons pas seulement no-
stre Ieunesse en ce vain Exercice, mais com-
me nous repentans d'auoir laissé le Berseau, &
d'estre deuenuz Hommes, retournons encor'
en Enfance: & par l'Espce de xx, ou xxx
Ans ne faisons autre chose qu'apprendre à
parler, qui Grec, qui Latin, qui Hebreu. Les
quelz Ans finiz, & finie avecques eux ceste vi-
gueur, & promptitude, qui naturellement re-
gne en l'Esprit des ieunes Hommes, alors nous
procurons estre faitz Phylosophes, quand
pour les Maladies, troubles d'Affaires do-
mestiques, & autres empeschementz, qu'a-
meine le Tens, nous ne sommes plus aptes à
la Speculation des choses. Et bien souuent e-
tonnez de la difficulté, & l'ongueur d'appren-
dre des motz seulement, nous laissons tout
par desespoir, & hayons les Lettres premier

que les ayons goûtées, ou commencé à les ay-
mer, fault il donques laisser l'estude des Lan-
gues? non, d'autant que les Ars, & Sciēces sont
pour le present entre les mains des Grecz, &
Latins. Mais il se deuroit faire à l'auenir qu'on
peust parler de toute chose, par tout le mon-
de, & en toute Langue. I'entens bien que les
Proffesseurs des Langues ne seront pas de mō
opinion: encores moins ces venerables Druy-
des, qui pour l'ambicieux desir, qu'ilz ont d'e-
stre entre nous ce, qu'estoit le Philosophe
Anacharsis entre les Schytes, ne craignēt rien
tant, que le Secret de leurs mysteres, qu'il fault
apprendre d'eux, non autrement que iadis les
Iours des Chaldées, soit decouuert au Vulgai-
re, & qu'on ne creue (comme dict Ciceron)
les yeulx des Corneilles. A ce propos, il me sou-
vient auoir ouy dire maintesfois à quelques
vns de leur Academie, que le Roy Francoys,
Ie dy celuy Francoys, à qui la France ne doit
moins qu'à Auguste Romme, auoit deshon-
noré les Sciences, & laissé les Doctes en me-
spris. O Tens! ò Meurs! ò crasse Ignorance,
n'entendre point q̄ tout ainsi qu'un mal, quād
il s'etent plus loing, est d'autāt pl⁹ pernicious,
aussi est vn bien plus profitable, quand plus il
est commun! Et s'ilz veulent dire (cōme aussi
disent ilz) que d'autant est vn tel bien moins
excellent, & admirable entre les Hommes: Ie
repondray, qu'un si grand appetit de Gloire,

& vne telle Enuie ne deuroit regner aux Cou-
lōnes de la Republiq̄ Chrestienne: mais biē en
ce Roy ambicieux qui se plaignoit à son Mai-
tre pour ce qu'il auoit diuulgué les Sciences
Acroamatiques, c'est à dire, qui ne se peuuent
apprendre que par l'Audition du Precepteur.
Mais quoy? ces Geans Ennemis du Ciel veu-
lent ilz limiter la puissance des Dieux, & ce,
qu'ilz ont par vn singulier benefice donné aux
Hōmes, restreindre, & enfermer en la Main de
ceux, qui n'en scauroient faire bonne garde? Il
me souuient de ces Reliques, qu'on voit seule-
ment par vne petite Vitre, & qu'il n'est permis
toucher avecques la Main. Ainsi veullent ilz
faire de toutes les Disciplines, qu'ilz tiennent
enfermées dedans les Liures Grecz, & Latins,
ne permettant qu'on les puisse voir autrement:
ou les transporter de ces Paroles mortes en
celles, qui sont viues, & volent ordinairement
par les Bouches des Hommes. I'ay (ce me sem-
ble) deu assez contenter ceux, qui disent, que
nostre Vulgaire est trop vil, & barbare, pour
traiter si hautes Matieres, que la Philosophie.
Et s'ilz n'en sont encores bien satisfais, ie leur
demanderay: Pourquoi donques ont voyaigé
les Anciens Grecz par tant de païz, & d'āgers,
les vns aux Indes, pour voir les Gymnosophi-
stes, les autres en Egypte, pour emprunter de
ces vieux Prestres, & Prophetes ces grandes
Richesses, dont la Grece est maintenant, si su-

perbe? Et toutefoys ces Nations, ou la Phylo-
sophie a si volontiers habitée, produysoint (ce
croy-ie) des Personnes aussi Barbares, & in-
humaines, que nous sommes: & des paroles auf-
si estranges, que les nostres. Bien peu me sou-
cyroy'-ie de l'elegance d'Oraison, qui est en Pla-
ton & en Aristote, si leurs Liures sans rayson
etoint ecriz. La Philosophie vrayement les à
adoptez pour ses filz, non pour estre nez en
Grece, mais pour auoir d'un hault Sens bien
parlé, & bien escrit d'elle. La verité si bien par
eux cherchée, la disposition, & l'ordre des cho-
ses, la sentencieuse breueté de l'un, & la diuine
copie de l'autre est propre à eux, & non à au-
tres: mais la Nature, dont ilz ont si bien parlé
est Mere de tous les autres, & ne dedaigne
point se faire congnoitre à ceux, qui procu-
rent avecques toute industrie entendre ses se-
crez non pour deuenir Grecz, mais pour estre
faictz Philosophes. Vray est que pour auoir
les Ars, & Sciences tousiours esté en la puissan-
ce des Grecz, & Romains plus studieux de ce,
qui peut rendre les Hommes immortelz, que
les autres: nous croyons que par eux seulemēt
elles puyssent, & doyuent estre traitées. Mais
le Tens viendra parauanture (& ie suplye au
Dieu tresbon, & tresgrand, que ce soit de no-
stre Aage) que quelque bonne Personne non
moins hardie, qu'ingenieuse, & scauante: non
ambicieuse, non craignant l'enuie, ou hayne

d'aucun, nous otera cete faulſe perſuaſion, don-
nant à notre Lãgue la fleur, & le fruiçt des bõ-
nes Lettres, autrement ſi l'Affectiõ, que nous
portõs aux Lãgues etrãgeres (quelque excellen-
ce, q̄ ſoit en elles) empeschoit cete notre ſi grã-
de felicité, elles ſeroient dignes veritablement
non d'enuie, mais de hayne, nõ de fatigue, mais
de facherie, elles ſeroient dignes finalement d'e-
ſtre non apprises, mais reſuſes de ceux, qui ont
pl⁹ de beſoing du viſ intellect de l'Esprit, q̄ du
ſon des paroles mortes. Voyla quãd aux Disci-
plines. Je reuiens aux Poëtes, & Orateurs Prin-
cipal obiect de la matiere, que ie traite, qui eſt
l'ornement, & illuſtration de notre Langue.

*Qu'il eſt impoſſible d'egaler les
Anciens en leurs Langues.*

Chap. x i.



Toutes Perſõnes de bõ
Esprit entẽdrõt aſſez,
q̄ cela, q̄ i'ay dict pour
la deffence de notre
Lãgue, n'eſt pour de-
couraiger aucun de la
Greque, & Latine: car
tant ſ'en fault, que ie
foye de cete Opiniõ,
que ie confeſſe, & ſoutiens celuy ne pouuoir
faire œuure excellent en ſon vulgaire, qui ſoit
ignorant de ces deux Lãgues, ou qui n'entẽde

la Latine pour le moins . Mais ie seroy' bien
d'auis qu'apres les auoir apprises, on ne depri-
fast la sienne: & que celuy, qui par vne Inclination naturelle (ce qu'on peut iuger par les
oeuures Latines, & Thoscanes de Petrarque,
& Boccace: voire d'aucuns seauans Hommes
de nostre Tens) se sentiroit plus propre à escri-
re en sa Langue, qu'en Grec, ou en Latin, s'e-
rudiaist plus tost à se rendre immortel entre les
siens, escriuant bien en son vulgaire, que mal
escriuant en ces deux autres Langues, estre vil
aux doctes pareillemēt, & aux indoctes. Mais
s'il s'ẽ trouuoit encores quelques vns de ceux,
qui de simples paroles font tout leur Art, &
Science: en sorte que nommer la Langue Gre-
que, & Latine, leur semble parler d'vne Lan-
gue diuine, & parler de la vulgaire, nōmer vne
Langue inhumaine, incapable de toute eru-
dition, s'il s'en trouuoit de telz (dy ie) qui vou-
lissent faire des braues, & de priser toutes cho-
ses ecrites en Francoys: Ie leur demanderoy'
voluntiers en ceste sorte. Que pensent doncq'
faite ces Reblāchisseurs de murailles; qui iour,
& nuyt se rompent la Teste à imiter, que dy
ie imiter? Mais transcrire vn Virgile, & vn
Ciceron? batissant leur Poēmes des Hemysty-
ches de l'vn, & iurāt en leurs Profes aux motz
& Sentences de l'autre: songeant (comme à
diēt quelqu'vn) des Peres conscriptz, des Cō-
sulz, des Tribuns, des Cōmices, & toute l'an-

rique Rome. non autrement qu'Homere, qui
en sa Batracomyomachie adapte aux Raz,
& Grenouilles les magnifiqs Tiltres des Dieux,
& Déeses. Ceux la certes meritent bien la pu-
nition de celuy, qui rauy au Tribunal du grad
Iuge, repondit, qu'il etoit Ciceronien. Pensent
ilz donques ie ne dy egaler, mais aprocher seu-
lement de ces Aucteurs, en leurs Langues? re-
cuillant de cet Orateur, & de ce Poëte ores vn
Nom, ores vn Verbe, ores vn Vers, & ores v-
ne Sentence: comme si en la façon qu'on reba-
tist vn vieil Edifice, il s'attendoit rendre par
ces pierres ramassées à la ruynée Fabrique de
ces Langues sa premiere grandeur, & excellen-
ce. Mais vous ne serez ia si bons Massons (vo^o,
qui estes si grâds Zelateurs des Langues Gre-
que, & Latine) que leur puissiez rendre celle
forme, que leurs donnarent premierement ces
bons, & excellens Architectes. & si vous espe-
rez (cōme fist Esculape des Membres d'Hip-
polyte) que par ces fragmentz recueilliz, elles
puyssent estre resuscitées, vous vous abusez: ne
pensant point qu'a la cheute de si superbes E-
difices coniointe à la ruyne fatale de ces deux
puissantes Monarchies, vne partie deuint pou-
dre, & l'autre doit estre en beaucoup de pie-
ces, les queles vouloir reduire en vn, seroit cho-
se impossible: outre q̄ beaucoup d'autres par-
ties sont demeurées aux fondementz des vieil-
les Murailles, ou egarées par le long cours des

Siecles , ne se peuuent trouuer d'aucun. Par-
quoy venant à redifier cete Fabrique, vous se-
rez bien loing de luy restituer sa premiere grā-
deur, quand ou souloit estre la Sale, vous ferez
parauanture les Chambres, les Etables, ou la
Cuyfine:confundāt les Portes, & les Fenestres,
bref changeant toute la forme de l'Edifice. Fi-
nablemēt i'estimeroy' l'Art pouuoir exprimer
la viue Energie de la Nature, si vous pouuiez
rendre cete Fabrique renouvelée semblable à
l'antique:etant manque l'Idée, de la quele fau-
droit tirer l'exemple pour la redifier. Et ce (a-
fin d'exposer plus clerement ce, que i'ay dict)
d'autant que les Anciens vsoient des Langues,
qu'ilz auoint succées avecques le Laiet de la
Nourice:& aussi biē ploint les Indoctes, cōme
les Doctes:si non q̄ ceux cy aprenoint les Di-
sciplines, & l'Art de bien dire, se rendant par ce
moyen plus eloquens, q̄ les autres. Voyla pour-
quoy leurs bienheureux Siecles etoint si ferti-
les de bons Poètes, & Orateurs. Voyla pour-
quoy les femmes mesmes aspiroint à ceste gloi-
re d'Eloquence, & Erudition:cōme Sapho, Co-
rynne, Cornelia, & vn milier d'autres, dont les
Nōs sont conioings avecques la memoire des
Grecz, & Romains. Ne pēsez donques immi-
tateurs, Troupeau seruil, paruenir au point de
leur excellēce: veu qu'à grand' peine auez-vo^s
appris leurs motz, & voyla le meilleur de vo-
tre aage passé. Vous deprisez nostre vulgaire,

paruanture non pour autre raison, sinon q̄ des
enfance, & sans etude nous l'apprenōs: les au-
tres avecques grand peine, & industrie. Que
s'il estoit comme la Greque, & Latine, pery, &
mis en Reliquaire de Liures, ie ne doute point
qu'il ne feust (ou peu s'en faudroit) aussi difi-
cile à apprendre cōme elles sont. l'ay bien voulu
dire ce mot, pour ce que la curiosité humaine
admire trop plus les choses rares, & difficiles à
trouuer, bien qu'elles ne soient si cōmodes pour
l'vsaige de la vie, cōme les odeurs, & les Gēmes:
que les cōmunes, & necessaires, cōme le Pain,
& le Vin. Je ne voy pourtāt, qu'on doyoue esti-
mer vne Langue plus excellente, q̄ l'autre, seu-
lement pour estre plus difficile, si on ne vouloit
dire, que Lycophrō feust plus excellent qu'Ho-
mere, pour estre plus obscur: & Lucrece que
Virgile, pour ceste mesme raison.

Deffence de l'Aucteur.

Chap. xii.



Eux, qui penserōt, que
ie soye trop grand Ad-
mirateur de ma Lan-
gue, aillent voir le pre-
mier Liure des fins des
Biens, & des Maulx,
fait par ce Pere d'elo-
quence Latine Cice-
ron, qui au commen-
cement dudict Liure, entre autres choses,

repond à ceux, qui deprisoient les choses ecrites en Latin, & les aymoient myeux lire en Grec. La conclusion du propos est, qu'il estime la Langue Latine, non seulement n'estre pauvre, comme les Romains estimoint lors: mais encor' estre plus riche, que la Greque. Quel ornement (dit il) d'Orayson copieuse, ou elegante à defailly ie diray à nous, ou aux bons Orateurs, ou aux Poëtes, depuis qu'ilz ont eu quelqu'un, qu'ilz peussent imiter? Ie ne veux pas donner si hault loz à notre Langue, pour ce quelle n'a point encores ses Cicérons, & Virgiles, mais i'ose bien asseurer, que si les scauans Hommes de notre Nation, la dai-gnoient autant estimer, que les Romains faisoient la leur, elle pouroit quelquesfoys, & bien tost se mettre au ranc des plus fameuses. Il est tens de clore ce pas, afin de toucher particulièrement les principaux poinctz de l'amplification, & ornement de notre Langue. En quoy (Lecteur) ne t'ebahis, si ie ne parle de l'Orateur, comme du Poëte. Car outre que les vertuz de l'un sont pour la plus grand' part communes à l'autre, ie n'ignore point qu'Étienne Dolet, Homme de bon Iugement en notre vulgaire, à formé l'Orateur François, que quelqu'un (peut estre) amy de la memoire de l'Auteur, & de la France mettra de bref, & fidelement en lumiere.

Fin du premier Liure de la deffence, & illustration de la Langue Francoyse.

LE SECOND

LIVRE DE LA DEF-

FENCE, ET ILLU-

stration de la Langue

Francoyse.

L'intention de l'Aucteur.

Chap. I.



Our ce, que le Poëte, & l'Orateur sont comme les deux Piliers, qui soutiennent l'Edifice de chacune Langue, laissant celuy, que i'entens auoir esté baty p les autres, i'ay bié voulu pour le deuoir en quoy ie suys obligé à la Patrie, tellement quellement ebaucher celuy, qui restoit: esperant que par moy, ou par vne plus docte Main, il pourra receuoir sa perfection. Or ne veux-ie en ce faisant, feindre comme vne certaine Figure de Poëte, qu'on ne puyssé ny des yeux, ny des oreilles, ny d'aucun sens apercevoir, mais comprendre seulement de la cogi-

tation, & de la Pensée : comme ces Idées, que Platon constituoit en toutes choses, aux quelles ainsi qu'à vne certaine Espece imaginatiue, se refere tout ce, qu'on peut voir. Cela certainement est de trop plus grand scauoir, & loysir, que le mien: & penseray auoir beaucoup merité des miens, si ie leur montre seulement avecques le doy le chemin, qu'ilz doyuent suyure pour attaindre à l'excellence des Anciens, ou quelque autre (peut estre) incité par nostre petit Labeur les conduyra avecques la Main. Mettons donques pour le commencement ce, que nous auons (ce me semble) assez prouué au 1. Liure. C'est, que sans l'imitation des Grecz, & Romains nous ne pouuons donner à notre Langue l'excellence, & lumiere des autres plus fameuses. Je scay que beaucoup me reprendront, qui ay osé le premier des Francoys introduyre quasi cōme vne nouvelle Poësie: ou ne se tiendront plainement satisfaitz tant pour la breueté, dont i'ay voulu vser, que pour la diuersité des Espris, dont les vns treuuent bon ce, q̄ les autres treuuent mauuais. Marot me plaist (dit quelqu'un) pour ce, qu'il est facile, & ne s'eloingne point de la commune maniere de parler. Heroët (dit quelque autre) pour ce, que tous ses vers sont doctes, graues, & elabourez, les autres d'un autre se delectent. Quand à moy, telle superstition ne m'a point retiré de mon Entreprinse:

pour ce, que i'ay tousiours estimé notre Poësie
Frãcoyse estre capable de quelque plus hault,
& meilleur Style, que celuy, dont nous som-
mes si longuement contentez. Disons donques
breuement ce, que nous semble de notz Poë-
tes Francoys.

Des Poëtes Francoys.

Chap. II.



E tous les anciẽs Poë-
tes Francoys, quasi vn
seul Guillaume du Lau-
ris, & Iã de Meun sont
dignes d'estre leuz, nõ
tant pour ce qu'il y ait
en eux beaucoup de
choses, qui se doyuent
immiter des Modernes
comme pour y voir quasi comme vne premie-
re Imaige de la Langue Frãcoyse, venerable
pour son antiquité. le ne doute point que tous
les Peres cryroint la honte estre perdue, si i'o-
foy' reprendre, ou emẽder q̃lque chose en ceux
q̃ leunes ilz ont appris, ce que ie ne veux faire
aussi, mais bien soutiens-ie que celuy est trop
grand Admirateur de l'Ancienneté, qui veut
defrauder les leunes de leur gloire meritée: n'e-
stimant rien, comme dict Horace, si non ce,

que la mort a sacré, comme si le Tens, ainsi que les vins, rendoit les Poësies meilleures. Les pl⁹ recens, mesmes ceux, qui ont esté nommez par Clement Marot en vn certain Epygramme à Salel, sont assez congneuz par leurs Oeuures. I'y réuoye les Lecteurs, pour en faire iugemēt. Bien diray-ie, que Ian le Maire de Belges, me semble auoir premier illustré & les Gaules, & la Langue Francoyse: luy donnāt beaucoup de motz, & manieres de parler poëtiques, qui ont bien seruy mesmes aux plus excellens de notre Tens. Quand aux Modernes, ilz feront quelquesfoys assez nommez: & si i'en vouloy' parler, ce seroit seulement pour faire changer d'opiniō, à quelques vns ou trop iniques, ou trop seueres Estimateurs des choses, q̄ tous les iours treuuent à reprendre en troys, ou quatre des meilleurs: disant, qu'en l'vn default ce, qui est le commencement de bien ecrire, c'est le Scauoir: & auroit augmēté sa gloire de la moitié, si de la moitié il eust diminué son Liure. L'autre outre sa Ryme, q̄ n'est p̄ tout biē riche, est tāt denué de tous ces delices, & ornementz poëtiques, qu'il merite plus le nō de Phylosophe, que de Poëte. Vn autre pour n'auoir encores rien mis en lumiere soubz son nom, ne merite, qu'on luy donne le premier lieu: & semble (disent aucuns) que par les Ecriz de ceux de son Tens, il veille eternizer son nom, non autrement que Demade est ennobly par la contention

ention de Demostene, & Hortense, de Cice-
ron. Que si on en vouloit faire iugement au
seul rapport de la Renommée, on rendroit les
vices d'iceluy egaulx, voyre plus grands, que
ses vertuz, d'autant, que tous les Iours se lysent
nouveaux Ecriz soubz son Nom à mon auis
aussi eloignez d'aucunes choses, qu'õ m'a quel-
quesfois asseuré estre de luy, comme en eux
n'y a ny grace, ny erudition. Quelque autre
voulant trop s'eloingner du vulgaire, est tum-
bé en obscurité aussi difficile à eclersir en ses
Ecriz aux plus Scauãs, comme aux plus Igna-
res. Voyla vne partie de ce q̄ i'oy dire en beau-
coup de lieux des meilleurs de notre Langue.
Que pleust à Dieu le Naturel d'vn chacun e-
stre aussi cãdide à louer les vertuz, cõme dili-
gent à obseruer les vices d'autruy. La Tourbe
de ceux (hors mis cinq, ou six) qui suyuent les
principaux, cõme Port'enseignes, est si mal in-
struicte de toutes choses, que par leur moyen
nostre vulgaire n'à garde d'etẽdre gueres loing
les Bornes de son Empire. Et si i'etoy du nõ-
bre de ces anciens Critiques Iuges des Poë-
mes, comme vn Aristarque, & Aristophane,
ou (s'il fault ainsi parler) vn Sergent de Bande
en notre Lãgue Frãcoyse, i'en mettroy' beau-
coup hors de la Battaille si mal armez, q̄ se fiãt
en eux, nous serions trop eloingnez de la vi-
ctoire, ou no⁹ deuõs aspirer. Je ne doute point
que beaucoup, principalemẽt de ceux, qui sont

accommodez à l'opinion vulgaire, & dont les tendres Oreilles, ne peuuent rien souffrir au defauantaige de ceux, qu'ilz ont desia receuz comme Oracles, trouuerront mauuais de ce, que i'ose si librement parler, & quasi comme Iuge souuerain prononcer de notz Poëtes Frãcoys: mais si i'ay dict bien, ou mal, ie m'en rapporte à ceux, q̄ sont plus amis de la Verité, que de Platon, ou Socrate: & ne sont imitateurs des Pythagoriques, qui pour toutes raisons n'alleguoint si non, cetuy la l'a dit. Quand à moy, si i'etoy' enquis de ce, que me semble de notz meilleurs Poëtes Francoys, ie diroy' à l'exēple des Stoïques, qui interrogez si Zenon, si Clēante, si Chryſippe sont Saiges, respondent, ceulx la certainemēt auoir eté grãds, & venerables, n'auoir eu toutefois ce, qui est le plus excellent en la Nature de l'Homme, ie repondroy' (dy-ie) qu'ilz ont bien escrit, qu'ilz ont illustré notre Langue, que la France leur est obligée, mais aussi diroy-ie bié, qu'on pouroit trouuer en notre Langue (si quelque scauant Homme y vouloit mettre la main) vne forme de Poësie beaucoup plus exquisite, la quele il faudroit chercher en ces vieux Grecz, & Latins, non point és Aucteurs Francoys: pour ce, qu'en ceux cy on ne scauroit prendre, que bien peu, comme la peau, & la couleur: en ceux la on peut prendre la chair,

les oz, les nerfz', & le sang. Et si quelqu'un
mal aysé à contenter ne vouloit prendre ces
raisons en payement, ie diray (afin de n'estre
veu examiner, les choses si rigoreusement
sans cause) qu'aux autres Ars, & Sciences
la mediocrité peut meriter quelque louange:
mais aux Poëtes ny les Dieux, ny les Hom-
mes, ny les Coulonnes n'ont point concedé e-
stre mediocres, suyuant l'opinion d'Horace,
que ie ne puis assez souuent nommer: pour
ce qu'és choses, que ie traicte, il me sem-
ble auoir le Cerueau myeux purgé, & le Nez
meilleur, que les autres. Au fort comme De-
mosthene repondit quelquesfois à Echines,
qui l'auoit repris, de ce qu'il vsoit de motz a-
ptes, & rudes, de telles choses ne dependre les
fortunes de Grece: aussi diray-ie, si quelqu'un
se fache de quoy ie parle si librement, que de
la ne dependent les Victoires du Roy Henry,
à qui Dieu veille donner la felicité d'Auguste,
& la bõté de Traian. I'ay bien voulu (Lecteur
studieux de la Langue Françoysse) demeurer
longuement en cete partie, qui te semblera
(peut estre) contraire à ce, que i'ay promis:
veu que ie ne prise assez haultement, ceux
qui tiennent le premier lieu en nostre vul-
gaire, qui auoy' entrepris de le louer, & def-
fendre. Toutesfoys ie croy, que tu ne le
trouueras point estrange, si tu consideres,

que ie ne le puis mieux defendre, qu'attribuant
la Pauureté d'iceluy non à son propre, & natu-
rel, mais à la negligéce de ceux, qui en ont pris
le gouuernement, & ne te puis mieux persua-
der d'y ecrire, qu'en te montrant le moyen de
l'enrichir, & illustrer, qui est l'Imitation des
Grecz, & Romains.

*Que le Naturel n'est suffisant à celuy qui
en Poésie ueult faire œuure digne
de l'immortalité.*

Chap. I I I.



A I S pource qu'en tou-
tes Langues y en à de
bons & de mauuais, ie
ne veux pas (Lecteur)
que sans election, &
iugement tu te pren-
nes au premier venu.
Il vouldroit beaucoup
mieux ecrire sans Im-
mitation, que ressembler vn mauuais Aucteur.
Veu mesmes, q'c'est chose accordée entre les
pl⁹ Scauās le Naturel faire pl⁹ sans la Doctri-
ne, que la Doctrine sans le Naturel. Toutesfois
d'autant que l'Amplification de nostre Lan-
gue (qui est ce, que ie traite) ne se peut faire
sans Doctrine, & sans Erudition, ie veux bien

auertir ceux, qui aspirent à ceste gloire, d'imiter les bons Aucteurs Grecz, & Romains, voyre bien Italiens, Hespagnolz, & autres: ou du tout n'ecrire point, si non à foy (comme on dit) & à ses Muses. Qu'on ne m'allegue point icy, quelques vns des nostres, qui sans doctrine, à tout le moins non autre, que mediocre, ont acquis grand bruyt en nostre vulgaire. Ceux, qui admirent volontiers les petites choses, & deprisent ce, qui excède leur Iugement, en feront tel cas, qu'ilz voudront: mais ie scay bien que les scauans ne les mettront en autre Ranc, q̄ de ceux, qui parlent bien Francoys, & qui ont (comme disoit Ciceron des anciens Aucteurs Romains) bon Esprit, mais bien peu d'Artifice. Qu'õ ne m'allegue point aussi que les Poëtes naissent, car cela s'entend de ceste ardeur, & allegresse d'Esprit, qui naturellement excite les Poëtes, & sans la quele toute Doctrine leur seroit manque, & inutile. Certainement ce seroit chose trop facile, & pourtant contemptible, se faire eternal par Renommée, si la felicité de nature donnée mesmes aux plus Indoctes, estoit suffisante pour faire chose digne de l'Immortalité. Qui veut voler par les Mains, & Bouches des Hommes, doit longuement demeurer en sa chambre: & qui desire viure en la memoire de la Posterité, doit comme mort en soy mesmes suer, & trembler maintesfois: & autant que

notz Poëtes Courtizans boyuent : mangent,
& dorment à leur oyse , endurer de faim , de
soif, & de longues vigiles. Ce sont les Esles,
dont les Ecriz des Hommes volent au Ciel.
Mais afin que ie retourne au commencement
de ce propos, regarde nostre immitateur pre-
mierement ceux, qu'il voudra immiter, & ce,
quen eux il pourra, & qui se doit immiter,
pour ne faire comme ceux, qui voulans apa-
roitre semblables à quelque grand Seigneur,
immiteront plus tost vn petit geste, & facon
de faire vicieuse de luy, que ses vertuz, & bon-
nes graces. Auant toutes choses, fault qu'il ait
ce iugement de cognoitre ses forces, & tenter
combien ses Epauls peuuēt porter: qu'il fon-
de diligemment son Naturel, & se compose à
l'immitation de celuy, dont il se sentira appro-
cher de plus pres. Autrement son immitation
ressembleroit celle du Singe.

*Quelz genres de Poëmes, doit elire
le Poëte Francoys.*

Chap. IIII.



Y, dōques, & rely pre-
mierement (ō Poëte fu-
tur) fueillere de Main
nocturne, & iournelle,
les Exemplaires Grecz
et Latins: puis me laisse
toutes ces vieilles Poë-
sies Frācoyses aux Ieuz

Floraux de Thoulouze, & au puy de Rouan:
comme Rondeaux, Ballades, Vyrelaiz, Châtz
Royaulx, Chançons, & autres telles epifleries,
qui corripent le gouft de nostre Lâgue: & ne
feruent si non à porter temoingnaige de notre
ignorance. Iéte toy à ces plaisans Epigrâmes,
non point comme font au iourd'huy vn tas de
faiseurs de comtes nouveaux, qui en vn dizain
font contens n'auoir rien dict qui vaille au ix.
premiers vers, pourueu qu'au dixiefme il y ait
le petit mot pour rire, mais à l'immitation d'vn
Martial, ou de quelque autre bien approuuê,
si la lasciuité ne te plaist, mesle le profitable a-
uecques le doulz. Distile avecques vn style
coulant, & non scabreux ces pitoyables Ele-
gies, à l'exemple d'vn Ouide, d'vn Tibule, &
d'vn Properce: y entremeslant quelquesfois de
ces Fables anciennes, non petit ornement de
Poësie. Chante moy ces Odes, incongnues en-
cor' de la Muse Francoyse, d'vn Luc bien ac-
cordé au son de la Lyre Greque, & Romaine:
& qu'il n'y ait vers, ou n'aparaisse quelque ve-
stige de rare, & antique erudition. Et quand
à ce, te fourniront de matiere les louanges des
Dieux, & des Hommes vertueux, le discours
fatal des choses mōdaines, la sollicitude des ieu-
nes hōmes, cōme l'amour, les vins libres, & tou-
te bōne chere. Sur toutes choses, prés garde q̄
ce gère de Poëme soit eloigné du vulgaire, en-

richy, & illustré de motz propres, & Epithetes non oyfifz, orné de graues sentences, & varié de toutes manieres de couleurs, & ornementz Poëtiques: non comme vn Laissez la verde couleur, Amour avecques Psyche, O combien est heureuse: & autres telz Ouurages, mieux dignes d'estre nommez Chançons vulgaires, qu'Odes, ou vers Lyriques. Quand aux Epistres, ce n'est vn Poëme, qui puisse grandement enrichir nostre vulgaire: pource qu'elles sont volontiers de choses familiares, & domestiques, si tu ne les voulois faire à l'immitation d'Elegies, comme Ovide: ou sentencieuses & graues, comme Horace. Autant te dy- ie des Satyres, que les Francois, ie ne scay comment ont appellées Coqz à l'Asne: es quelz ie te cōseille aussi peu t'exercer, comme ie te veux estre aliene de mal dire, si tu ne voulois à l'exemple des Anciens en vers Heroiques (c'est à dire de x à xi) & non seulement de viii à ix, soubz le nom de Satyre, & non de cete inepte appellation de Coq, à l'Asne, taxer modestement les vices de ton Tens, & pardonner aux noms des personnes vicieuses. Tu has pour cecy Horace, qui selon Quintilian, tient le premier lieu entre les Satyriques. Sonne moy ces beaux Sonnetz, non moins docte, que plaisante Invention Italienne, conforme de Nom a l'Ode, & differente d'elle seulement, pource, que le Sonnet à certains Vers reiglez,

& limitez: & l'Ode peut courir par toutes manieres de Vers librement, voyre en inuenter à plaisir à l'exemple d'Horace, qui à chanté en xix. sortes de Vers comme disent les Grammairiens. Pour le Sonnet d'oques tu as Petrarque, & quelques modernes Italiens. Chante moy d'une Musette bien resonnante, & d'une Fluste biẽ jointe ces plaisantes Ecclogues Rustiques à l'exemple de Thëocrit, & de Virgile: Marines à l'exemple de Sennazar Gentilhomme Nëapolitain. Que pleust aux Muses, qu'en toutes les Especies de Poësie, que i'ay nommées nous eussions beaucoup de telles immitatiõs, qu'est cete Ecclogue sur la naissance du filz de Monseigneur le Dauphin, à mon gré vn des meilleurs petiz Ouuraiges, que fist onques Marot. Adopte moy aussi en la famille Françoysse ces coulans, & mignars Hendecasyllabes à l'exemple d'vn Catulle, d'vn Pontan, & d'vn Second: ce, q̃ tu pouras faire, si non en quantité, pour le moins en nombre de Syllabes. Quand aux Comedies, & Tragedies, si les Roys, & les Republicques les vouloint restituer en leur ancienne dignité, qu'ont vsurpée les Farces, & Moralitez, ie seroy' bien d'opinion, que tu t'y employasses, & si tu le veux faire pour l'ornement de ta Langue, tu scais ou tu en doibs trouuer les Archetypes.



Onques ô toy, q̄ doué
d'une excellēte felicité
de Nature, instrui& de
to^r bons Ars, & Scien-
ces, principalemēt Na-
turelles, & Mathemati-
ques, versé en tous gen-
res de bons Aucteurs
Grecz, & Latins, non
ignorant des parties, & offices de la vie hu-
maine, non de trop haulte condition, ou ap-
pellé au regime publiq^r, non aussi abiect, &
pauvre, non troublé d'affaires domestiques,
mais en repoz, & tranquillité d'esprit, acquise
premierement par la magnanimité de ton cou-
raige, puis entretenue par ta prudence, & sai-
ge gouvernement, ô toy (dy-ie) orné de tant
de graces, & perfections, si tu as quelquefois
pitié de ton pauvre Langaige, si tu daignes
l'enrichir de tes Thesors, ce fera toy veritable-
ment, qui luy feras hausser la Teste, & d'un
braue Sourcil s'egaler aux superbes Langues
Greque, & Latine, comme à fai& de nostre
Tens en son vulgaire vn Arioste Italien, que
i'oseroy' (n'estoit la saincteté des vieulx Poë-

mes) comparer à vn Homere, & Virgile. Comme luy donq', qui à bien voulu emprunter de nostre Langue les Noms, & l'Hystoire de son Poëme, choyfi moy quelque vn de ces beaux vieulx Romans Francoys, comme vn Lancelot, vn Tristan, ou autres: & en fay renaitre au monde vn admirable Iliade, & laborieuse Eneïde. Je veux bien en passant dire vn mot à ceulx, qui ne s'employent qu'a orner, & amplifier notz Romans, & en font des Liures certainement en beau, & fluide Langaige, mais beaucoup plus propre à bien entretenir Damoizelles, qu'a doctement ecrire: ie voudroy' bien (dy-ie) les auertir d'employer cete grande Eloquence à recueillir ces fragmentz de vieilles Chroniques Francoyses, & comme à fait Tite Liue des Annales, & autres anciennes Chroniques Romaines, en batir le Cors entier d'vne belle Hystoire, y entremeslant à propos ces belles Concions, & Harangues à l'immitation de celuy, que ie viës de nommer, de Thucidide, Saluste, ou qlque autre bien approuué, selon le genre d'ecrire, ou ilz se sentiroint propres. Tel Oeuure certainement seroit à leur immortelle gloire, honneur de la France, & grande illustration de nostre Langue. Pour reprendre le propos, que i'auoy' laissé. Quelqu'vn (peut estre) trouuerra estrage, que ie requiere vne si exacte perfection

en celuy, qui voudra faire vn long Poëme, veu
aussi, qu'a peine se trouuerroint, encores qu'ilz
feussent instruietz de toutes ces choses, q̄ vou-
lissent entreprendre vn œuure de si laborieu-
se longueur, & quasi de la vie d'vn Homme.
Il semblera à quelque autre, que voulant bail-
ler les moyens d'enrichir nostre Langue, ie fa-
ce le cōtraire, d'autant que ie retarde plus tost
& refroidis l'etude de ceux, qui etoint bien af-
fectionnez à leur vulgaire, que ie ne les incite,
pource, que debilitiez par desespoir, ne vou-
dront point essayer ce, à quoy ne s'attendent
de pouuoir paruenir. Mais c'est chose conue-
nable, que toutes choses soient experimentées
de tous ceux, qui desirent attaindre à quelque
hault point d'excellence, & gloire non vulgai-
re. Que si quelqu'vn n'a du tout cete grande
vigueur d'Esprit, cete parfaite intelligence des
Disciplines, & toutes ces autres commoditez,
que i'ay nommées, tienne pourtant le cours
tel qu'il pourra. Car c'est chose honneste à ce-
luy, qui aspire au premier Ranc, demeurer au
second, voire au troizieme. Non Homere seul
entre les Grecz, non Virgile entre les Latins,
ont aquis loz, & reputation. Mais telle à eté la
louange de beaucoup d'autres chacun en son
genre, que pour admirer les choses haultes, on
ne laissoit pourtant de louer les inferieures.
Certainement si nous auions des Mecenes, &
des Augustes, les Cieux, & la Nature ne sont

point si Ennemis de nostre Siecle , que n'eus-
sions encores des Virgiles . L'honneur nourist
les Ars, nous sommes tous par la gloire enflâ-
mez à l'etude des Sciences , & ne s'eleuent ia-
mais les choses , qu'on voit estre deprisées de
tous. Les Roys, & les Princes deuroint (ce me
semble) auoir memoire de ce grád Empereur,
qui vouloit plus tost la venerable puiffâce des
Loix estre rompue, que les Oeuures de Virgi-
le condannées au feu par le Testamēt de l'Au-
cteur, feussent brulées. Que diray-ie de cet au-
tre grand Monarque , qui desiroit plus le re-
naitre d'Homere, que le gaing d'vne grosse bat-
taille? & quelquefoys etant pres du Tumbeau
d'Achille , s'ecria haultement. O bienheureux
Adolescent, qui as trouué vn tel Buccinateur
de tes louanges! Et à la verité sans la diuine
Muse d'Homere, le mesme Tumbeau, qui cou-
uroit le corps d'Achille , eust aussi accablé son
Renom. Ce qu'auient à tous ceux , qui met-
tent l'asseurance de leur immortalité au Mar-
bre, au Cuyure, aux Collofles, aux Pyramides,
aux laborieux Edifices , & autres choses non
moins subiectes aux iniures du Ciel, & du Tēs
de la flamme, & du fer , que de fraiz excessifz,
& perpetuelle sollicitude . Les Allechementz
de Venus, la gueule, & les ocieuses plumes ont
chassé d'entre les Hommes tout desir de l'im-
mortalité. mais encores est ce chose plus indi-
gne, que ceux, qui d'ignorâce, & toutes especes

de vices font leur plus grande gloire, se moquent de ceux, qui en ce tant louable labour Poëtique employent les heures, que les autres consument au Ieuz, aux Baings, aux Banquez, & autres telz menuz plaisirs. Or neantmoins quelque infelicité de siecle, ou nous soyõs, toy à qui les Dieux, & les Muses auront eté si favorables comme i'ay dit, bien que tu soyes depourueu de la faueur des hommes, ne laisse pourtant à entreprendre vn œuure digne de toy, mais non deu à ceux, qui tout ainsi qu'ilz ne font choses louables, aussi ne font ilz cas d'estre louez: espere le fruiet de ton labour de l'incorruptibile, & nõ enuieuse Posterité: c'est la Gloire, seule echelle, p les degrez de la quelle les mortelz d'un pié leger montent au Ciel, & se font compaignons des Dieux.

D'inuenter des Motz, & quelques autres choses, que doit obseruer de Poète Francoys.

Chap. VI.



Ais de peur, que le vét d'Affectiõ ne pousse mon Nauire si auant en cete Mer, que ie soye en dāger du naufrage, reprennant la Route, q' i'auoy' laissée, ie veux bien auer-

tir celuy, qui entreprendra vn grand œuure,
qu'il ne craigne point d'inuenter, adopter, &
composer à l'immitation des Grecz quelques
Motz Francoys, comme Ciceron se vante d'a-
uoir fait en sa Langue. Mais si les Grecz, &
Latins eussent esté superstitieux en cet en-
droit, qu'auroint-ils ores, de quoy magnifier
si haultement cete Copie, qui est en leurs Lan-
gues? Et si Horace permet, qu'on puyssé en vn
long Poëme dormir quelquesfois, est-il def-
fendu en ce mesme endroict vser de quelques
motz nouueaux, mesmes quand la necessité
nous y contraint? Nul, s'il n'est vrayment du
tout ignare, voire priué de Sens commun, ne
doute point que les choses n'ayent premiere-
ment esté: puis apres les motz auoit esté inuētez
pour les signifier: & par cōsequēt aux nouuel-
les choses estre necessaire imposer nouueaux
motz, principalement és Ars, dōt l'vsaige n'est
point encores commun, & vulgaire, ce, q̄ peut
arriuer souuēt à nostre Poëte, au quel sera ne-
cessaire emprunter beaucoup de choses non
encor' traitées en nostre Lāgue. Les Ouuriers
(afin que ie ne parle des Sciences liberales)
iusques aux Laboueurs mesmes, & toutes
sortes de gēs mecaniques ne pouroint conser-
uer leurs metiers, s'ilz n'vsoient de motz à eux
vsitez, & à nous incongneuz. Je suis bien d'O-
pinion, que les Procureurs, & Auocats vsent
des termes ppres à leur profession sans riē in-
nouer: mais vouloir oter la liberté à vn scauāt

Homme, qui voudra enrichir sa Langue, d'vsurper quelquefois des Vocables non vulgaires, ce seroit retraindre notre Langaige non encor' assez riche soubz vne trop plus rigoureuse Loy, que celle, que les Grecz, & Romains se sont donnée. Les quelz combien qu'ilz feussent sans comparaison, plus que nous copieux, & riches, neantmoins ont concedé aux Doctes Hommes vsfer souuent de motz non acoutumés és choses non acoutumées. Ne crains doncques Poëte futur, d'innouer quelques termes en vn long Poëme principalement, avecques modestie toutesfois, Analogie, & Iugement de l'Oreille, & ne te soucie, qui le treuve bon, ou mauuais: esperant que la Posterité l'approuuera, comme celle, qui donne foy aux choses douteuses, lumiere aux obscures, nouveauté aux antiques, vsaige aux non accoutumées, & douceur aux apres, & rudes. Entre autres choses, se garde bien nostre Poëte d'vsfer de Noms propres Latins, ou Grecz, chose vrayment aussi absurde, que si tu appliquois vne Piece de Velours verd à vne Robe de Velours rouge, mais seroit-ce pas vne chose biẽ plaisante vsfer en vn ouuraige Latin d'vn Nõ propre d'Homme, ou d'autre chose, en Francoys? comme Ian currit. Loyre fluit. & autres semblables. Accommode, donques telz Noms propres de quelque Langue, que ce soit à l'vsaige de ton vulgaire: suyuant les Latins, qui pour

Ἡρακλῆς, ont dict Hercules, pour θεσεύς, The-
seus: & dy Hercule, Thesée, Achile, Vlyffe,
Virgile, Ciceron, Horace. Tu doibz pourtant
vser en cela de iugement, & discretion, car il y
a beaucoup de telz noms, qui ne se peuuent
approprier en Francoys, les vns Monosylla-
bes, comme Mars, les autres dissyllabes, com-
me Venus, aucuns de plusieurs syllabes, com-
me Iupiter, si tu ne voulois dire Ioue, & au-
tres infinitz, dont ie ne te scauroy' bailler cer-
taine reigle. Parquoy ie renuoye tout au iuge-
ment de ton oreille. Quand au reste, vse de
motz purement Frācoys, non toutesfois trop
communs, non point aussi trop inusitez, si tu
ne voulois quelquefois vsurper, & quasi com-
me enchasser ainsi qu'une Pierre precieuse, &
rare, quelques motz antiques en ton Poëme, à
l'exemple de Virgile, qui à vsé de ce mot Olli,
pour Illi. Aulāi pour Aulæ, & autres. Pour ce
faire te faudroit voir tous ces vieux Romans,
& Poëtes Frācoys, ou tu trouuerras vn Aiour-
ner, pour faire Iour (que les Praticiens se sont
fait pppe) Anuyter pour faire Nuyt. Assener,
pour frapper, ou on visoit, & propremēt d'un
coup de Main, Isnel pour Leger & mil' autres
bōs motz, q̄ no' auōs perduz par notre negli-
gence. Ne doute point que le moderé vsaige
de telz vocables ne donne grande maiesté tāt
au Vers, comme à la Prose: ainsi que font les
Reliques des Sainctz aux Croix, & autres sa-

crez Ioyaux dediez aux Temples.

De la Rythme, & des Vers
sans Rythme.

Chap. VII.



Vand à la Rythme, ie
fuy' bien d'opinion,
qu'elle soit riche, pour
ce qu'elle nous est ce,
qu'est la quantité aux
Grecz, & Latins. Et
bien que n'ayons cet
vsaige de Piez com-
me eux, si est ce, que

nous auons vn certain nombre de Syllabes en
chacun Genre de Poëme, par les quelles com-
me par Chesnons le vers Francoys lié, & en-
chainé est contraint de se rédre en cete etroi-
te prison de Rythme, soubz la garde le plus
souuent d'vne couppe feminine, facheux, &
rude Géolier, & incongnu des autres vulgai-
res. Quãd ie dy, que la Rythme doit estre ri-
che, ie n'entens qu'elle soit contrainte, & sem-
blable à celle d'aucuns, qui pensent auoir fait
vn grand chef d'œuure en Francoys, quand ilz
ont rymé vn Imminent, & vn Eminent, vn
Misericordieusement, & vn Melodieusement:
& autres de semblable farine, encores qu'il n'y

ait sens, ou raison, qui vaille. Mais la Rythme
de notre Poëte sera volontaire, non forcée: re-
ceüe, non appellée: propre, non aliene: naturel-
le, non adoptiue. bref, elle sera telle, que le vers
tumbant en icelle ne contentera moins l'oreil-
le, qu'une bien armonieuse Musique tumban-
te en vn bon, & parfait accord. Ces Equivo-
ques donq', & ces simples, Rymez avecques
leurs composez, comme vn Baïsser, & Abais-
ser, silz ne changent, ou augmentent grande-
mēt la signification de leurs simples, me soient
chassez bien loing, autrement, qui ne voudroit
reigler sa Rythme comme i'ay dit, il vaudroit
beaucoup mieux ne rymmer point: mais faire
des vers libres, cōme à fait Petrarque en quel-
que endroit: & de notre tēs le Seigneur Loys
Aleman en sa non moins docte, que plaisante
Agriculture. Mais tout ainsi que les Peintres,
& Statuaires mettent plus grand' industrie à
faire beaux, & bien proportionnez les corps,
qui sont nuds, que les autres: aussi faudroit-il
bien que ces Vers non rymez, feussent bien
charnuz, & nerueuz: afin de compenser par
ce moyen le default de la Rythme. Je n'igno-
re point, que quelques vns ont fait vne Diui-
sion de Rythme: l'une en Son, & l'autre en E-
criture: à cause de ces dyphthōgues Ai. Ei. Oi.
faisant conscience de rymmer Maitre, & Pres-
tre, Fontaines, & Athenes, Connoitre, & Nai-
tre. Mais ie ne veulx que notre Poëte regar-

de si superfticieufemēt à ces petites chofes: & luy doit fuffire, que les deux dernieres fylلابes foient vnifones, ce qui arriueroit en la plus grand' part tant en voix, qu'en Ecriture, fi l'orthographe Francoyse n'eufst point eté depra-uée par les Praticiens. Et pour ce, que Loys Mègret non moins amplement, que doctement à traité cete partie, Lecteur, ie te réuoye à fon Liure:& feray fin à ce propos, t'ayant fans plus auerti de ce mot en paffant, c'eft, que tu gardes de rythmer les motz manifeftemēt longs avecques les brefz, auffi manifeftement brefz, comme vn paffe, & trace, vn maître, & mettre, vn cheuelure, & hure, vn baft, & bat, & ainfi des autres.

*De ce mot Rythme, de l'inuention des
Vers rymez, & de quelques au-
tres Antiquitez ufitées en
notre Langue.*

Chap. viii.



Out ce, qui tumbē foubz quelque mefure, & iugement de l'Oreille (dit Cicerō) en Latin s'appelle *Numerus*, en Grec *ἄριθμὸς*, non point feule-ment au Vers, mais à l'Oraison. Parquoy

improprement notz Anciens ont astrainct le
nom du Genre foubz l'Espece appellant Ry-
thme cete consonance de syllabes à la fin des
vers, qui se deuroit plus tost nommer ὁμοιο-
τέλευτον, c'est à dire finissant de mesmes, l'une
des Especies du Rythme. Ainsi, les Vers enco-
res qu'ilz ne finissent point en vn mesme son,
generalemēt se peuuent apeller Rythme: d'au-
tāt q̄ la signification de ce mot ῥυθμὸς est fort
ample, & emporte beaucoup d'autres termes
cōme κανὼν, μέτρον, μέλος, ἔμφωνον, ἀκολοθία, τὰξις,
σύγκρισις. Reigle, Mesure, Melodieuse conso-
nance de voix, consequence, ordre, & com-
paraison. Or quand à l'Antiquité de ces Vers,
que nous appellons rymes, & que les autres
vulgaires ont empruntez de nous, si ont ad-
ioute foy à Ian le Maire de Belges diligent re-
chercheur de l'Antiquité, Bardus v. Roy des
Gaules en feut inuenteur: & introduysit vne
secte de Poëtes nommez Bardes, les quelz chã-
toient melodieusement leurs rymes avecques
instrumentz, louant les vns, & blamant les au-
tres, & etoint (comme temoingne Dyodore
Sicilien en son vi. Liure) de si grãd' estime en-
tre les Gaullois, que si deux Armées ennemies
etoint prestes à combattre, & les ditz Poëtes
se missent entre deux, la Bataille cessoit, & mo-
deroit chacun son Ire. Je pourroy' alleguer as-
sez d'autres Antiquitez, dont notre Langue
aujourd'huy est ennoblie, & qui montrent les

Histoires n'estre faulſes, qui ont dit les Gaulles anciennement auoir eté floriffantes non ſeulement en Armes, mais en toutes ſortes de ſciences, & bonnes Lettres. Mais cela requiert bien vn œuure entier: & ne ſeroit apres tant d'excellentes Plumes, qui en ont ecrit meſmes de notre Tens, que retixtre (comme on dit) la Toile de Penelope. Seulement i'ay bien voulu, & ne me ſemble mal à propos, mōtrer l'Antiquité de deux choſes fort vulgaires en notre Lâgue, & nō moins anciēnes entre les Grecz. L'une eſt cete inuerſion de Lettres en vn propre Nom, qui porte quelque Deuiſe conuenable à la perſonne: cōme en FRANCOYS DE VALOYS, De facon ſuys royal. HENRY DE VALOYS, Royes de nul hay. L'autre eſt en vn Epigrāme, ou q̄lque autre œuure Poétique vne certaine election des Lettres capitales diſpoſées en forte, qu'elles portent ou le nō de l'Auther, ou q̄lque Sentēce. Quād à l'inuerſion de Lettres, que les Grecz appellent ἀναγραμματισμός, l'interprete de Lycophron dit en ſa vie. En ce tens la floriffoit Lycophrō, nō tant pour la Poēſie, q̄ pour ce, qu'il faiſoit des Anagrāmatismes. Exemple du nom du Roy Ptolomé. πτολεμαῖος ἀπὸ μέλιτος. c'eſt à dire, Emmiellé, ou de Miel. De la Royné Arfinoé, qui feut femme dudit Ptolomé. ἀρσινόη ἕρας ἰοῦ, c'eſt à dire, la Violette de Iuno. Artemidore, auſſi le Stoïque a laiſſé en ſon Liure des

Songes vn chapitre de l'Anagrammatisme, ou il montre, que par l'inuersion des Lettres on peut exposer les Songes. Quand à la disposition des Lettres Capitales, Eusebe au liure de la preparation Euangelique dit, que la Sybille Erythrée auoit prophetizé de IESVCHRIST: preposant à chacun de ses Vers certaines Lettres, qui declaroient le dernier Aduenement de Christ. Les dites Lettres portoient ces motz. IESVS. CHRISTVS. SERVATOR. CRVX. Les Vers feurent translatez par S. Augustin (& c'est ce, qu'on nomme les xv Signes du Iugement) les quelz se chantent encor' en quelques Lieux. Les Greez appellét cete preposition de Lettres, au commencement des vers, ἀκροσυχίς. Ciceron en parle au Liure de Diuination: voulant prouuer par cete curieuse diligence, que les vers des Sybilles, etoint faictz par Artifice, & non par inspiration diuine. Cete mesme Antiquité se peut voir en tous les Argumens de Plaute, dont chacun en ses Lettres capitales, porte le Nom de la Comedie.

e iiii

Observation de quelque ma-
nieres de parler,
Francoyses.

Chap. I X.



'AY declaré en peu de Paroles ce, qui n'auoit encor' esté (que ie fai- che) touché de notz Rhetoriqueurs Fran- coys. Quád aux coup- pes feminines, Apo- strophes, Accens, l'é masculin, & l'e femi- nin, & autres telles choses vulgaires, notre Poë- te les apprendra de ceux, qui en ont escrit. Quand aux Especies de vers, qu'ilz veulent li- miter, elles sont aussi diuerses, que la fantasie des Hommes, & que la mesme Nature. Quád aux vertuz, & vices du Poëme si diligemmēt traités par les Anciens comme Aristote, Ho- race, & apres eux Hieronyme Vide. Quand aux figures des sentences, & des motz, & tou- tes les autres parties de l'Eloquutiō, les Lieux de commiseration, de Ioye, de Tristesse, d'Ire, d'Admiration, & toutes autres commotions de l'Ame, ie n'en parle point apres si grand nombre d'excellēs Phylosophes, & Orateurs, qui en ont traicté, que ie veux auoir esté bien

leuz, & releuz de nostre Poëte, premier qu'il
entreprenne quelque hault, & excellent ou-
uraige. Et tout ainsi qu'entres les Auteurs La-
tins, les meilleurs sont estimez ceux, qui de pl⁹
pres ont immité les Grecz, ie veux aussi que
tu t'eforces de rendre au plus pres du naturel,
que tu pouras la Phrase, & maniere de parler
Latine, en tât que la propriété de l'une, & l'au-
tre Langue le voudra permettre. Autant te dy
ie de la Greque, dont les facons de parler sont
fort approchantes de notre vulgaire, ce que
mesmes on peut congnoitre par les Articles,
incongneuz de la Langue Latine. Vses dōques
hardiment de l'Infinitif pour le nom, comme
l'Aller, le Châter, le Viure, le Mourir. De l'Ad-
iectif substantiué, comme le liquide des Eaux,
le vuide de l'Air, le fraiz des Vmbres, l'epes
des Forestz, l'enroué des Cimballes, pourueu
que telle maniere de parler adioute qlque gra-
ce, & vehemence, & non pas le Chault du feu,
le froid de la Glace, le dur du Fer, & leurs sem-
blables. Des Verbes, & Participes, qui de leur
nature n'ont point d'infinitifz apres eux, avec-
ques des infinitifz, comme tremblant de mou-
rir, & volant d'y aller, pour craignant de mou-
rir, & se hatant d'y aller. Des Noms pour les
Aduerbes, comme ilz combattent obstinez,
pour obstinément il vole leger, pour legere-
ment, & mil'autres manieres de parler, que tu
pouras mieux obseruer par frequente, & cu-

rieuse Lecture, q̄ ie ne te les scauroy' dire. Entre autres choses, ie t'auerty' vser souuent de la figure **A N T O N O M A S I E** aussi frequente aux Anciens Poëtes, comme peu vfitée, voire incongnue des Francoys. La grace d'elle est quād on designe le Nō de quelque chose p̄ ce, q̄ luy est p̄pre, cōme le Pere foudroyāt, pour Iupiter: le Dieu deux fois né, pour Bacchus, la vierge Chasseresse, pour Dyane. Cete figure à beaucoup d'autres especes, q̄ tu trouuerras chés les Rhetoriciens, & à fort bonne grace principalement aux descriptions. comme Depuis ceux, qui voyēt premiers rougir l'Aurore iusques la, ou Thetis recoit en ses vndes le filz d'Hyperion pour depuis l'Orient iusques à l'Occident. Tu en as assez d'autres exēples és Grecz, & Latins, mesmes en ces diuines experiences de Virgile, cōme du fleuue Glacé, des douze Signes du Zodiaque, d'Iris, des xii La beurs d'Hercule, & autres. Quād aux Epithetes, qui sont en notz **Poëtes** Francoys la plus grand' part ou froids, ou ocieux, ou mal à p̄pos, ie veux, que tu en vses de sorte, que sans eux ce, que tu diras seroit beaucoup moindre, comme la flamme deuorante, les Souciz mordās, la gehinnante sollicitude, & regarde bien qu'ilz soient conuenables non seulement à leurs substantifz, mais aussi à ce, que tu decriras, afin que tu ne dies l'Eau' vndoyāte, quād tu la veux d'ecrire impetueuse: ou la flāme ardente, quād

tu la veux montrer l'aguiſſante. Tu as Horace entre les Latins fort heureux en cecy, comme en toutes choſes. Garde toy auſſi de t'über en vn vice cōmun, meſmes aux pl^s excellēs de noſtre Lāgue, c'eſt l'omiffion des Articles. Tu as exemple de ce vice en infiniz endroiçtz de ces petites Poëſies Frācoyſes. J'ay quaſi oublié vn autre default biē vſité, & de tres mauuaife grace. C'eſt quād en la Quadrature des Vers Heroïques la ſentence eſt trop abruptement coupée, comme: Si non que tu en montres vn plus ſeur. Voyla ce, que ie te vouloy' dire breuemēt de ce, que tu doibz obſeruer tant au Vers, cōme à certaines manieres de pler peu, ou point encor' vſitées des Francoys. Il y en a, qui fort ſuperſticieuſement entremēſſent les vers Masculins avecques les Feminins, cōme on peut voir aux Pſalmes traduiçtz p Marot. Ce, qu'il à obſerué (cōme ie croy') afin que plus facilement on les peuſt chanter, ſans varier la Muſique, pour la diuerſité des meſures, q ſe trouuerroint à la fin des Vers. Je treuue cete diligence fort bōne, pourueu q tu n'en faces point de religion, iuſques à contreindre ta diction, pour obſeruer telles choſes. Regarde principalement, qu'en ton Vers n'y ait rien dur, hyulque, ou redūdant. Que les Perodes ſoient bien ioinçtz, numereux, bien rēpliffans l'Oreille: & telz, qu'ilz n'excedent point ce terme, & but, que naturellement nous ſentons ſoit en liſant, ou ecoutant.

De bien prononcer
les Vers.

Chap. X.



E lieu ne me semble mal à propos, dire vn mot de la pronūciatiō q̄ les Grecz appellent ἰπὸκρισις. Afin que s'il t'auiet de reciter quelquesfois tes Vers, tu les pronūces d'vn son distinct, non confuz:

viril, non effeminé: avecques vne voix accommodée à toute, les Affections, que tu voudras exprimer en tes vers. Et certes comme icelle pronunciation, & Geste approprié à la matiere que lon traite, voyre par le iugement de Demosthene, est le principal de l'Orateur, aussi n'est-ce peu de chose; que de prononcer ses Vers de bonne grace. Veu que la Poësie (comme dit Ciceron) a été inuentée par obseruation de Prudēce, & mesure des Oreilles: dont le iugement est tressuperbe, comme de celles, qui repudient toutes choses apres, & rudes, non seulement en composition, & structure de Motz, mais aussi en Modulation de voix. Nous lisons cete grace de prononcer auoir été fort excellente en Virgile: &

telle, qu'un Poëte de son Tens disoit, que les vers de luy, par luy prononcez, estoient sonoreux, & graues : par autres flacques, & effeminez.

De quelques observations oultre l'Artifice avecques une Inuectiue contre les mauuais Poëtes Francoys.

Chap. XI.



NE ne demeureray lo-
guement en ce, que
s'ensuit, pource que
nostre Poëte tel, que
ie le veux, le pourra as-
sez entendre par son
bon iugemēt, sans au-
cunes Traditions de
reigles. Du tens don-
ques, & du Lieu qu'il fault elire pour la cogi-
tation, ie ne luy en bailleray autres preceptes,
que ceux, que son plaisir, & sa disposition luy
ordonneront. Les vns ayment les fresches vm-
bres des Forestz, les clers Ruisselez doucemēt
murmurans parmy les Prez ornez, & tapissez
de verdure. Les autres se delectent du secret
des Chambres, & doctes Etudes. Il fault s'ac-
cōmoder à la saison, & au lieu. Bien te veux- ie

auertir de chercher la solitude, & le Silence a-
my des Muses, q̄ aussi (affin que ne laisses pas-
ser cete fureur diuine, qui quelquesfois agite,
& echaufe les Espris Poëtiques, & sans la que-
le ne fault point que nul espere faire chose, qui
dure) n'ouurent iamais la porte de leur sacré
Cabinet si non à ceux, qui hurtent rudement.
Je ne veux oublier l'Emédation, partie certes
la plus vtile de notz Etudes. L'office d'elle est
aiouter, oter, ou muer à loysir ce, que cete pre-
miere impetuosité, & ardeur d'ecrire n'auoit
permis de faire. Pourtant est il necessaire, a-
fin, que noz Ecriz comme Enfans nouueaux
nez ne nous flattent, les remettre à part, les re-
uoir souuent, & en la maniere des Ours à for-
ce de lecher leur donner forme, & facon de
Membres, non immitant ces importuns versi-
ficateurs, nommez des Grecz *μυσοπάταγοι*, q̄
rompent à toutes heures les Oreilles des mise-
rables Auditeurs par leurs nouueaux Poëmes.
Il ne fault pourtant y estre trop superstitieux,
ou (comme les Elephans leurs petiz) estre .x.
Ans à enfanter ses Vers. Sur tout nous con-
uient auoir quelque scauant, & fidele Com-
paignon, ou vn Amy bien familier, voire trois,
ou quatre, qui veillent, & puissent congnoitre
noz fautes, & ne craignent point blesser no-
stre papier avecques les vngles. Encores te
veux-ie aduertir, de hanter quelquesfois non
seulement les Scauans, mais aussi toutes sortes

d'Ouuiers, & gens Mecaniques, comme Marinieres, Fondeurs, Peintres, Engraeurs, & autres, scauoir leurs inuentionz, les noms des matieres, des outilz, & les termes vsitez en leurs Ars, & Metiers, pour tyrer de la ces belles comparaisons, & viues descriptions de toutes choses. Vous semble point Messieurs, qui estes si ennemis de vostre Langue, que nostre Poëte ainsi armé puisse sortir à la campagne, & se montrer sur les rancz, avecques les braues Scadrons Grecz, & Romains? Et vous autres si mal equipez, dont l'ignorance à donné le ridicule nom de Rymeurs à nostre Langue (comme les Latins appellēt leurs mauuais Poëtes Versificateurs) oseriez vous bien endurer le Soleil, la poudre, & le dangereux Labeur de ce Combat? Je suis d'opinion, que vous reti-riés au Bagaige avecques les Paiges, & Laquais, ou bien (car i'ay pitié de vous) soubz les fraiz vmbraiges, aux sumptueux Palaiz des grands Seigneurs, & Cours magnifiques des Princes entre les Dames, & Damoizelles, ou vortz beaux, & mignōs Ecriz, nom de plus lōgue durée, que vostre vie, seront receuz, admirés, & adorés: non point aux doctes Etudes, & riches Byblyotheques des Scauans. Que pleust aux Muses, pour le bien, que ie veux à nostre Langue, que vortz ineptes œuures feussent bannys, non seulement de la (comme ilz sont) mais de toute la France. Je voudroys

bien qu'a l'exemple de ce grand Monarque,
qui defendit, que nul n'entreprist de le tirer en
Tableau, si non Apelle, ou en statue, si nō Ly-
sippe, tous Roys, & Princes amateurs de leur
Langue deffendissent, par edict expres à leurs
subiectz de non mettre en lumiere œuure au-
cun, & aux Imprimeurs de non l'imprimer, si
premierement il n'auoit enduré la Lyme de
quelque scauant Homme aussi peu adulateur,
qu'etoit ce Quintilie, dōt parle Horace en son
art Poëtique, ou, et en infiniz autres endroictz
dudict Horace, on peut voir les vices des Poë-
tes modernes exprimés si au vif, qu'il semble
auoir escrit nō du tens d'Auguste, mais de Frā-
coys, & de Henry. Les Medicins (dict il) pro-
mettent ce, qui appartient aux Medicins, les
Feuures taictent ce, qui appartient aux Feuures:
mais nous escriuons ordinairement des Poë-
mes autant les Indoctes, comme les Doctes.
Voyla pourquoy ne se fault emerueiller, si
beaucoup de scauans ne daignēt au iourd'huy
ecrire en nostre Langue, & si les etrāgers ne la
prisent comme nous faisons les leur, d'autant
qu'ilz voyent en icelle tant de nouueaux Au-
cteurs ignorans, ce, qui leur fait penser, qu'elle
n'est capable de plus grand ornement, & eru-
dition. O combien ie desire voir secher ces
Printems, chatier ces Petites ieunesses, rabbat-
tre ces Coups d'essay, tarir ces Fōtaines, bref,
abolir to⁹ ces beaux tiltres assez suffisans pour
degouter

degouter tout Lecteur scauant d'en lire d'a-
uantaige! Je ne souhaite moins, que ces De-
pourueuz, ces humbles Esperans, ces Banniz
de lyesse, ces Esclaues, ces Trauersers soient
renuoyés à la Table ronde: & ces belles peti-
tes deuises aux Gentilzhommes, & Damoy-
zelles, d'ou on les a empruntées. Que diray
plus? Je supplie à Phebus Apollon, que la Fran-
ce apres auoir eté si longuement sterile, grosse
de luy enfante bien tost vn Poëte, dont le Luc
bien resonnant face taire ces enrouées Cor-
nemuses, non autrement, que les Grenoilles,
quand on iete vne pierre en leur Maraiz. Et si
non obstant cela, cete fièvre chaude d'ecrire
les tormentoit encores, ie leur conseilleroy' ou
d'aller prēdre Medicine en Antycire: ou pour
le mieux se remettre à l'Etude: & sans honte, à
l'exemple de Caton, qui en sa vieillesse apprist
les Lettres Greques. Je pense bien, qu'en par-
lant ainsi de notz Rymeurs, ie sembleray à
beaucoup trop mordant, & Satyrique, mais
veritable à ceux, qui ont Scauoir, & Iugemēt:
& qui desirent la Santé de nostre Langue: ou
cet vlcere, & Chair corumpue de mauuaises
Poësies est si inueterée, qu'elle ne se peut oter
qu'avecques le Fer, & le Cautere. Pour cōclu-
re ce propos, saiches Lecteur, que celuy sera
veritablement le Poëte, que ie cherche en no-
stre Langue, qui me fera indigner, apayser, e-
iouyr, douloir, aymer, hayr, admirer, etonner,

bref, qui tiendra la bride de mes Affections, me tournant ça, & la à son plaisir. Voyla la vraye pierre de Touche, ou il fault que tu epreuues tous Poëmes, & en toutes Langues. Je m'attens bien, qu'il s'en trouuerra beaucoup de ceux, qui ne treuuent rien bon, si non, ce qu'ilz entendent, & pensent pouuoir imiter: aux quelz nostre Poëte ne sera pas agreable: qui diront qu'il n'ia aucun plaisir, & moins de profit à lire telz ecriz, que ce ne sont que fictions Poëtiques, que Marot n'a Point ainsi escrit. A telz pour ce, qu'ilz n'entendent la Poësie, que de Nom, ie ne suis deliberé de repõdre, produysant pour deffence tant d'excellës ouurages Poëtiques Grecz, Latins, & Italiens aussi alienes de ce gère d'ecrire, qu'ilz approuuent tāt, comme ilz sont eux mesmes eloingnez de toute bonne Erudition. Seulemēt veu-x-ie admonnester celuy, qui aspire à vne gloyre non vulgaire, s'eloingner de ces ineptes Admirateurs, fuyr ce peuple ignorant, peuple ennemy de tout rare, & antique scauoir: se contenter de peu de Lecteurs à l'exemple de celuy, qui pour tous Auditeurs ne demandoit que Platon: & d'Horace, qui veult ses œuures estre leuz de trois, ou quatre seulement, entre les quelz est Auguste. Tu as Lecteur, mon Iugement de nostre Poëte francoys, le quel tu fuyuras si tu le treuues bon, ou te tiendras au tien, si tu en as quelque autre. Car ie n'ignore point

Combien les iugementz des Hommes sont di-
uers, comme en toutes choses, principalement
en la Poésie, la quelle est comme vne Peintu-
re, & non moins qu'elle, subiecte à l'opinion
du vulgaire. Le principal But, ou ie vise c'est
la deffence de notre Langue, l'ornement, &
amplification d'icelle, en quoy si ie n'ay gran-
dement soulaigé l'industrie, & labeur de ceux,
qui aspirent à cete gloire, ou si du tout ie ne
leur ay point aydé, pour le moins ie penseray
auoir beaucoup fait, si ie leur ay donné bonne
volunté.

*Exhortation aux Francoys d'ecrire
en leur Langue: avecques les
Louanges de la
France.*

Chap. xii.



Onques s'il est ainsi,
que de nostre tens les
Astres, comme d'un
accord, ont par vne
heureuse influence cō-
spiré en l'honneur, &
accroissement de notre
Langue, qui sera celuy

des ſcauans, qui n'y voudra mettre la Main, y
rependât de tous cotez les fleurs, & fruietz de
ces riches Cornes d'abundâce Greque, & La
tine? ou à tout le moins qui ne louëra, & ap=
prouuera l'induftrie des autres? mais qui fera
celuy, q̄ la voudra blâmer? Nul, ſ'il n'eſt vray=
ment ennemy du Nom francoys. Ce prudent,
& vertueux Themiftocle Athenien montra
bien, que la meſme Loy naturelle, qui com=
mãde à chacun defendre le lieu de ſa Naiſſan=
ce, nous oblige auſſi de garder la dignité de
notre Langue, quand il condamna à Mort vn
Herault du Roy de Perſe, ſeulement pour a=
uoir employé la Langue Attique, aux Com=
mendemens du Barbare. La gloire du peuple
Romain n'eſt moindre (comme à dit quelqu'
vn) en l'amplification de ſon Langaige, que de
ſes limites. Car la plus haulte excellēce de leur
republique, voire du tēs d'Auguſte, n'etoit af=
ſez forte, pour ſe deffendre contre l'iniure du
tens par le moyē de ſon Capitole, de ſes Ther=
mes, & magnifiques Palaiz, ſans le benefice de
leur Langue, pour la quele ſeulement nous les
louons, nous les admirons, nous les adorons.
Sōmes nous donques moindres, q̄ les Grecz,
ou Romains, q̄ faisons ſi peu de cas de la no=
ſtre? le n'ay entrepris de faire comparaiſon de
nous à ceulx la, pour ne faire tort à la vertu
Frãcoyſe, la cōferant à la vanité Gregeoyſe: &
moins à ceux cy pour la trop ennuyeuſe lon-

gueur, que ce seroit de repeter l'Origine des
deux Natiōs, leurs faictz, leurs Loix, meurs, &
manieres de viure: les Consulz, Dictateurs, &
Empereurs de l'une: les Roys, Ducz, & Prin-
ces de l'autre. Je confesse, que la fortune leur
ait quelqueffoys eté plus fauorable, qu'a nous:
mais aussi diray-ie bien (sans renouueler les
vieilles playes de Romme, & de quele excellē-
ce en quel meprix de tout le Mōde, par ses for-
ces mesmes elle a eté precipitée) que la France
soit en Repos, ou en Guerre, est de long inter-
uale à preferer à l'Italie, serue maintenant, &
mercenaire de ceux, aux quelz elle souloit cō-
mander. Je ne parleray icy de la temperie de
l'Air, fertilité de la Terre, abundance de tous
genres de Fruictz necessaires pour l'ayse, &
entretien de la vie Humaine, & autres innu-
merables Commoditez, que le Ciel plus prodi-
galement, que liberalement a elargy à la Fran-
ce. Je ne conteray tant de grosses Riuieres, tāt
de belles Forestz, tant de Villes nō moins opu-
lentes, que fortes, & pourueuës de toutes Mu-
nitions de Guerre. Finablement ie ne parleray
de tant de Metiers, Arz, & Sciences, qui florif-
sent entre nous, comme la Musique, Peinture,
Statuaire, Architecture, & autres non gueres
moins, que iadis entre les Grecz, & Romains.
Et si pour trouuer l'Or, & l'Argent, le Fer n'y
viole point les sacrées Entrailles de nostre an-
tique mere: si les Gemmes, les Odeurs, & au-

tres corruptions de la premiere generosite des
hōmes n'y sont point cherchées du Marchāt
auare: aussi le Tigre enraigé, la cruelle semēce
des Lyons, les Herbes empoisonneresses, & tāt
d'autres Pestes de la vie humaine, en sont bien
eloignées. le suis content, que ces felicitez nous
soient communes avecques autres Nations,
principalement l'Italie: mais quand à la pietē,
religion, integrité de meurs, magnanimité de
courage, & toutes ces vertuz rares, & antiqs
(qui est la vraye, & solide louange) la France
a tousiours obtenu sans cōtrouerse le premier
lieu. Pourquoi dōques sommes nous si grāds
admirateurs d'autruy? Pourquoi sommes no^r
tant iniques à no^r mesmes? Pourquoi mādīōs
nous les Lāgues etrangeres, comme si nous a-
uions hōte d'vser de la nostre? Caton l'Aisné (ie
dy celuy Caton, dont la graue sentence à etē
tāt de foys approuuée du Senat, & peuple Ro-
main) dist à Posthumie Albin s'excusant de ce
q̄ luy, hōme Romain auoit escrit vne Hystoire
en Grec: Il est vray qu'il t'eust failly pardonner,
si par le Decret des Amphyctioniens tu eusses
etē cōtraint d'ecrire en Grec. Se moquant de
l'ābicieuse curiosité de celuy, q̄ aymoist mieulx
ecrire en vne Langue etrāgere, qu'en la sienne.
Horace dit, q̄ Romule en songe l'amonnesta,
lors qu'il faisoit des vers Grecz, de ne porter
du boys en la forest. Ce, q̄ font ordinairement
ceux, q̄ escriuēt en Grec, & en Latin. Et quād

la gloire seule, nō l'amour de la Vertu, no^r de-
uroit induire aux Actes vertueux, si ne voy-ie
pour tant qu'elle soit moindre à celuy, qui est
excellēt en son vulgaire, qu'a celuy, qui n'ecrit
qu'en Grec, ou en Latin. Vray est, q̄ le Nō de
cetuy cy (pour autāt q̄ ces deux Langues sont
pl^o fameuses) s'etēt en plus de Lieux: mais bien
souuent cōme la fumée, q̄ sort grosse au cōmē-
cemēt, peu à peu seuanouist parmy le grand
espace de l'Air, il se perd, ou pour estre oppri-
mé de l'infinitude des autres pl^o renō-
mez, il demeure quasi en silence, & obscurité.
Mais la gloire de cetuy la, d'autāt qu'elle se cō-
tient en ses limites, & n'est diuisée en tant de
lieux que l'autre, est de plus lōgue durée, cōme
ayāt son siege, et demeure certaine. Quād Ci-
cerō, & Virgile se misrēt à écrire en Latin, l'E-
loquence, & la Poësie etoint encor en enfance
entre les Romains, & au pl^o haut de leur excel-
lēce entre les Grecz. Si donques ceux, que i'ay
nōmez, dedaignās leur Lāgue, eussent écrit en
Grec, est-il croyable, qu'ilz eussent égalé Ho-
mere, & Demosthene? Pour le moins n'eussent
ilz eté entre les Grecz ce, qu'ilz sont entre les
Latins. Petrarque semblablement, & Boccace
cōbien qu'ilz aient beaucoup écrit en Latin, si
est-ce, q̄ cela n'eust eté suffisant pour leur dō-
ner ce grād honneur, qu'ilz ont acqs, s'ilz n'euf-
sent écrit en leur Lāgue. Ce, q̄ biē cōgnoissans
maintz bōs Espris de notre Tēs, cōbien qu'ilz
eussent ia acqs vn bruyt non vulgaire entre les

Latins, se sont neantmoins cōuertiz à leur Lã-
gue maternelle, mesmes Italiens, qui ont beau-
coup plus grande raison d'adorer la Langue
Latine, que nous n'auons. Je me contenteray
de nommer ce Docte Cardinal Pierre Bembe,
duquel ie doute, si onques Hõme immita plus
curieusement Ciceron, si ce n'est parauentu-
re vn Christofle Longueil. Toutesfois par ce,
qu'il a escrit en Italien, tant en Vers comme en
prose, il a illustré & sa Lãgue & son Nom trop
plus qu'ilz n'estoit au parauant. Quelqu'vn
(peut estre) deia persuadé par les Raisons, que
i'ay alleguées, se conuertiroit volontiers à son
Vulgaire, s'il auoit quelques exemples dome-
stiques. Et ie dy, q̄ d'autant s'y doit-il plus tost
mettre pour occuper le premier ce, à quoy les
autres ont failly. Les larges Campagnes Gre-
ques, & Latines sont deia si pleines, que bien
peu reste d'espace vide. Ia beaucoup d'vne
Course legere, ont atteint le But tant desiré.
Long temps y a, que le Prix est gagné. Mais ô
bon Dieu, cõbien de Mer nous reste encores,
auant que soyons paruenuz au Port! combien
le Terme de nostre Course est encores loing!
Toutesfois ie te veux bien auertir, que tous
les scauans hommes de Frãce n'ont point me-
prisé leur vulgaire. Celuy, qui fait renaitre A-
ristophane, & fait si bien le Nez de Lucian,
en porte bon temoignage. A ma volunté, que
beaucoup en diuers Genres d'ecrire volussent

faire le semblable: non point s'amuser à dérober l'Ecorce de celuy, dont ie parle, pour encourir le Boys tout vermoulu, de ie ne scay queles Lourderies si mal plaisantes, qu'il ne faudroit autre Recepte pour faire passer l'enuie de ryre à Democrite. Ie ne craindray point d'aleguer encores pour to⁹ les autres ces deux Lumieres Francoyses Guillaume Budé, & Lazare de Bayf. Dōt le premier a escrit nō moins amplement, que doctement l'Institution du Prince, Oeuure certes assez recommandé par le seul Nom de l'Ouurier. L'autre n'a pas seulement traduiēt l'Electre de Sophocle quasi Vers pour Vers, chose laborieuse cōme entendent ceux, qui ont essayé le semblable: mais d'auantaige a dōne à nostre Langue le Nom d'Epigrāmes, & d'Elegies, avecques ce beau mot cōposé Aigredoux: afin qu'on n'attribue l'hōneur de ces choses à quelque autre. Et de ce, que ie dy, m'a assureé vn Gentilhomme mien Amy, Homme certes non moins digne de foy, que de singuliere Erudition, & Iugement non vulgaire. Il me semble (Lecteur Amy des Muses Francoyses) qu'apres ceux, que i'ay nōmez, tu ne doys auoir honte d'ecrire en ta Langue. mais encores doibs-tu si tu es Amy de la France, voyre de toymesmes, t'y donner du tout: avecques ceste genereuse Opinion, qu'il vault mieux estre vn Achille entre les siens, qu'vn Diomedes, voyre bien souuēt vn Thersite entre les autres.

Conclusion de tout l'Oeuure.

R sommes no⁹ la grace à Dieu,
O par beaucoup de perilz, & de
flotz etrangers, renduz au Port,
à seureté. Nous auous echappé du milieu des
Grecz, & par les Scadrons Romains penetré
iusques au Seing de la tant desirée France. La
dõq' Francoys, marchez couraigeufemēt vers
cete supbe Cité Romaine: & des serues De-
pouilles d'elle (comme vous auez fait plus d'v-
ne fois) ornez voz Temples, & Autelz. Ne
craignez plus ces Oyes cryardes, ce fier Man-
lie, & ce traître Camile, qui soubz vmbre de
bonne foy vous surprenne tous nudz contans
la rançon du Capitole. Donnez en cete Grece
Menteresse, & y semez encor' vn coup la fa-
meuse Natiõ des Gallogrecz. Pillez moy sans
conscience les sacrez Thefors de ce Temple
Delphique, ainsi que vo⁹ auez fait autrefois:
& ne craignez plus ce muet Apollon, ces faulx
Oracles, ny ses fleches rebouchées. Vous sou-
uienne de votre ancienne Marseille, secondes
Athenes: & de votre Hercule Gallique, tirant
les Peuples apres luy par leurs Oreilles avec-
ques vne Chesne attachée à sa Langue.

*Fin de la Deffense, & illustration
de la Langue Francoyse.*

A l'Ambicieux,
ET AVARE ENNEMY
DES BONNES LETTRES.

Sonnet.

Serf de Faueur, Esclauue d'Auarice,
Tu n'heus iamais sur toy mesmes pouuoir,
Et ie me veux d'un tel Maitre pouruoir,
Que l'Esprit libre en plaisir se nourisse.
L'Air, la Fortune, & l'humaine Police
Ont en leurs Mains ton malheureux Auoir.
Le Iuge auare icy n'a rien à voir.
Ny les troys Seurs, ny du T'ens la malice.
Regarde donc qui est plus soubaitable
L'ayse, ou l'ennuy, le certain, ou l'instable.
Quand à l'honneur, i'espere estre immortel:
Car un cler Nom soubz Mort iamais ne tumble.
Le tien obscur ne te promet rien tel.
Ainsi, tous deux serez soubz mesme Tumble.

☉ CAELO MVSA BEAT.



M Y Lecteur, tu trou-
 uerras estrange (peut
 estre) de ce, que i'ay si
 breuement traité vn si
 fertile, & copieux Argu-
 ment, comme est l'illu-
 stration de nostre Poë-
 sie Francoyse: capable
 certes de plus grād ornement, que beaucoup
 n'estiment. Toutefois tu doibz penser, que les
 Arz, & Sciēces n'ōt receu leur perfection tout
 à vn coup, & d'vne mesme Main: aincoys
 par succession de longues Années, chacun y
 conferant quelque portion de son Industrie,
 sont paruenues au point de leur excellēce. Re-
 coy donques ce petit Ouuraige, comme vn
 Desseing, & Protraict de quelque grand & la-
 borieux Edifice, que i'entreprēdray (possible)
 de conduyre, croissant mon Loysir, & mon
 Scauoir: & si ie cōgnoy' q̄ la Nation Frācoyse
 ait agreable ce miē bō vouloir (vouloir dy-ie)
 qui aux plus grandes choses a tousiours meri-
 té quelque louange. Quant à l'Orthographe,
 i'ay plus suyuy le commun, & antiq' vsaige,
 que la Raison: d'autāt que cete nouvelle (mais
 legitime à mon iugement) facon d'ecrire est si
 mal receue en beaucoup de lieux, que la nou-
 ueauté d'icelle eust peu rendre l'Oeuure non

gueres de foy recommandable, mal plaisant,
voyre contemptible aux Lecteurs. Quand aux
fautes, qui se pouroient trouuer en l'Impressiõ,
comme de lettres trãsposées, omises, ou super-
flues, la premiere Edition les excusera, & la
Discretion du Lecteur Scauant, qui ne s'arre-
stera à si petites choses.

A Dieu, Amy Lecteur.

...pour le ...
...de ...
...de ...
...de ...
...de ...
...de ...
...de ...

...de ...